



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNÔL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monella*.
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratiennne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrex*.
André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux Roses*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitté ou Amour ?* — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marcousta*.
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
CHAMPOL : 67. *Noëlla*. — 113. *Ancellia*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
Eric de CYS et Jean ROSMER : 245. *La comtesse Edith*.
Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hercule, mécano*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*. — 261. *Au-dessus de l'amour*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludolme*.
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Désirion*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ca pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Alout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 247. *Le Fiancé disparu*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mary HELIA : 238. *Quand la cloche sonna...*
M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miché.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Eva PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Aline PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*
 Procépe LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Margia.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *La Mort de Violane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Petitote. — 42. *Odette de Lymatlla.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filles moderne. — 122. *La Drott d'almer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je vois.*
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Vasco de KEREVEN : 247. *Sylète.*
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Osseau blanc.*
 A.-M. et C.-H. WILLIAMSON : 205. *La Sûr de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Éclatante ravage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92722

François CASALÉ



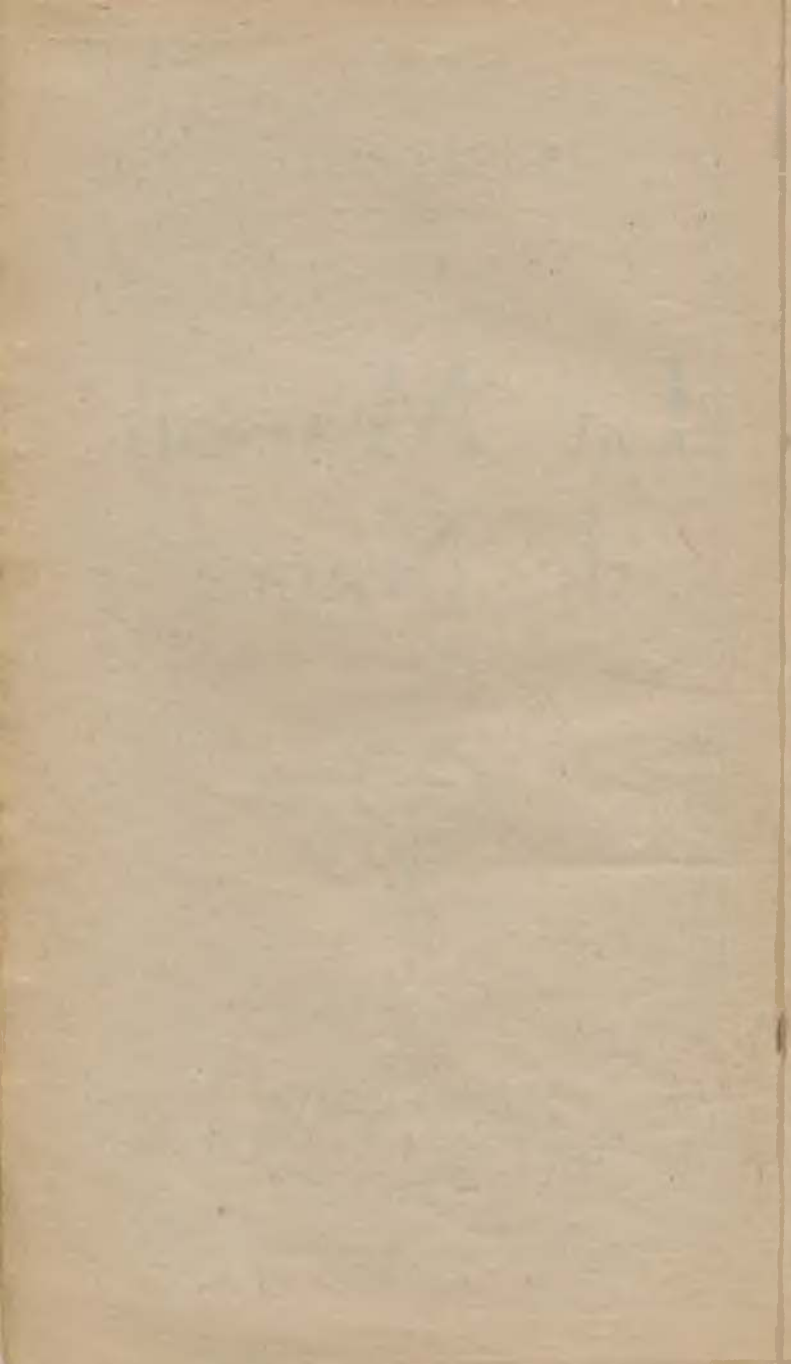
La Maison de Nacre



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



La Maison de Nacre

T

VIVETTE ET LAMARTINE

M^{me} Le Bihan ouvrit la porte du salon et appela :

— Vivette, es-tu prête?

— Me voici, ma tante.

Et aussitôt apparut, dans l'antichambre, une silhouette juvénile que M^{me} Le Bihan considéra en souriant de plaisir.

Elle était vraiment charmante, la silhouette de Geneviève, en son dix-neuvième printemps. Svelte et souple, le visage éclairé par des yeux

changeants, tantôt bleus, tantôt verts, comme les flots de la mer bretonne. Des cheveux d'or bruni, un galbe délicat où le menton frappé d'une fossette et les fins sourcils bruns mettent une note de fermeté.

— Vêtue de gris perle de la tête aux pieds, avec ton jabot blanc, tu ressembles aux mouettes de tes grèves, dit M^{mo} Le Bihan, après avoir enveloppé sa nièce d'un de ces regards essentiellement féminins qui, en l'espace d'une seconde, jugent tout l'ensemble et tous les détails d'une toilette.

— Je te quitte au Ranelagh pour aller voir une vieille amie malade ; tu m'attendras chez M^{mo} Martineau, j'y serai vers quatre heures.

De l'avenue Mozart à la rue Greuze, le chemin n'est pas long. Vivette se dirige vers l'avenue Henri-Martin, dépasse le bureau des autobus devant lequel évoluent, tels de gros scarabées verts, les voitures allant de la Muette à l'Opéra.

La pelouse est bruissante d'enfants. Vivette entend à sa gauche les rires que provoquent les facéties de Guignol.

— Faut-il le tuer ? nasille l'impresario, tandis que les poupées peinturlurées s'agitent furieusement au bout de ses bras.

— Oui ! oui ! crient les petits garçons.

— Non ! non ! implorent les petites filles.

Dans le va-et-vient des promeneurs, Vivette

avance sans se presser, souriant aux marmots qui se jettent dans ses jambes en se poursuivant sous les arbres. Elle connaît bien ce chemin déjà, et les marronniers roses lui semblent avoir de bonnes figures amies. Elle aime les hôtels de mine noble et discrète, à demi cachés dans leurs jardins en fleurs, et le Lamartine de bronze qui a l'air de tant s'ennuyer au milieu de son petit square ! Vivette ne manque jamais d'envoyer une pensée attendrie au poète des *Méditations*... Lorsque sa tante était enfant, le chalet existait encore, où Lamartine avait vécu la tristesse de ses dernières années. C'était là, tout près ; elle avait désigné l'emplacement à Vivette. Du haut de son piédestal, le poète pouvait voir l'immeuble moderne qui remplaçait sa modeste demeure.

Vivette se retourne vers la statue qu'elle vient de dépasser, quand elle sent sa marche entravée. Qu'arrive-t-il ? Elle regarde... Horreur !... ses pieds sont englués dans une boue liquide et blanche. On construit une maison à l'angle de l'avenue, la boue blanche est du ciment !...

Des ouvriers accourent, plutôt réjouis par la mésaventure de la demoiselle. Mais la demoiselle a si bon regard, si franc sourire, avec cela une confusion si amusante à la vue de ses souliers de daim recouverts de pâte !...

— C'est que ça brûle ! dit l'un, il faut enlever ça un peu vite.

— L'enlever, comment ? demande Vivette ;

si j'avais du papier... Il n'y a pas de marchand de journaux par ici?

— Il y a mieux que ça ! déclare un des ouvriers, qui arrive muni d'une brosse. Avancez votre pied, Mademoiselle. Je vas faire le décrocteur.

Geneviève tend son pied droit, le terrassier met genou en terre et entreprend le nettoyage du soulier. Trois de ses compagnons suivent l'opération d'un air plein de sollicitude. L'un prête son mouchoir pour essuyer le ciment ; l'autre s'apitoie sur les étroites chaussures :

— Ça serait-il pas les sœurs à celles de Cendrillon, des fois?

— Le pied gauche, Mademoiselle, s'il vous plaît.

Et Vivette avance son pied gauche.

— Tout de même, pense-t-elle, si des amis me voyaient !... Par bonheur, je ne connais personne ici.

A l'instant précis où elle fait cette réflexion rassurante, elle aperçoit un jeune homme arrêté à quelque distance. Leurs regards se croisent. Vivette, de rose qu'elle était, devient pourpre, tandis que le promeneur s'empresse de s'éloigner.

— Ma petite demoiselle, ça y est ! dit le décrocteur en chef. J'dis pas que ça soye aussi propre que quand vous êtes sortie de vot'salon, mais pour le moment y a pas moyen de les astiquer mieux.

— C'est tout à fait bien, et je vous remercie beaucoup, dit gentiment Vivette. Vous êtes aussi habiles que j'ai été maladroite. Merci, Messieurs !

Elle glisse quelque argent dans la main de celui qui vient de parler, et les salue tous d'un joli sourire.

— Merci, Mademoiselle ! On va boire à votre santé.

Encore un signe de tête amical, et Geneviève s'en va, plus attentive, cette fois, aux surprises de la route.

Chemin faisant, elle se demande si elle racontera l'aventure. Un instant elle hésite. Mais l'idée des exclamations de sa tante, des yeux railleurs de M^{mo} Martineau, sans compter les visiteuses qui assisteraient à la confession !... Vivette décide de garder le silence.

Elle fait son entrée dans le salon ami avec sa grâce habituelle, salue les trois ou quatre dames qui se trouvent là. M^{lle} Hélène Martineau fait les présentations.

— Mon amie, M^{lle} Le Bihan, de Quimperlé, M^{mo} Guibourg, M^{lle} de Fangy, M. Paul Brévalliers...

Vivette lève les yeux sur le jeune homme qui s'incline devant elle, et le reconnaît soudain. Hélas ! c'est le promeneur de tout à l'heure, le passant qui s'était arrêté une seconde pour la regarder. Elle rougit, tandis que M. Brévalliers a peine à garder son sérieux. Puis, devi-

nant une surprise dans les yeux des assistants, Vivette prend bravement son parti.

— J'ai déjà eu le plaisir de rencontrer M. Brévalliers, dit-elle. Oh ! il n'y a pas longtemps. Dix minutes au plus ! Et il a dû me trouver bien ridicule.

— En aucune façon, Mademoiselle, proteste le jeune homme. C'est vous qui, sans doute, m'avez jugé indiscret, et je vous prie d'en agréer mes excuses.

— Mais enfin, de quoi s'agit-il ? s'informe Hélène.

Geneviève se sent le point de mire de tous les regards.

— Voilà ! dit-elle en riant malgré sa confusion. C'est la faute de Lamartine. Je tournais la tête vers lui, et je n'ai pas vu un tas de ciment qui était devant une maison... J'ai marché dedans, c'était affreux !

— Cela ne se voit pas, dit M^{mo} Martineau.

— Précisément ! De braves terrassiers sont accourus armés de brosses, ils ont travaillé de leur mieux à nettoyer mes souliers... Ça devait être drôle à voir ? demande-t-elle à M. Brévalliers.

— Le spectacle était rare, dit-il en riant, ce sera mon excuse pour m'être arrêté un instant à le contempler.

— Que va dire M^{mo} Le Bihan, qui est si correcte ! dit Hélène.

Vivette eut un geste navré.

— Je m'étais promis de n'en rien dire ! C'est quand j'ai revu Monsieur...

— Personne ne dira rien à votre tante, déclare M^{lle} Martineau. Elle vous accablerait de recommandations, vous traiterait en petite fille, ne vous laisserait plus sortir seule... Ainsi, pas un mot ! Mystère et discrétion !

Vivette, ravie d'échapper aux commentaires de la correcte M^{me} Le Bihan, s'assied auprès de son amie et on parle d'autre chose.

Elle apprend ainsi que M. Brévalliers est peintre, et que deux de ses tableaux, des paysages de Bretagne, figurent au Salon « sur la cimaise ». A son tour, elle observe celui dont l'attention l'a si fort gênée tout à l'heure.

— Figure énergique et loyale... l'air bon... Un ensemble très sympathique.

M. Brévalliers ne semble pas se douter de l'examen dont il est l'objet, d'abord parce que Vivette possède le talent d'observer sans qu'il y paraisse, puis aussi parce qu'il est engagé dans une conversation animée avec Hélène Martineau. Les anecdotes qu'elle se fait raconter sur les artistes connus l'amuse beaucoup, et ses idées sur l'art sont presque toujours identiques à celles de M. Brévalliers.

Hélène Martineau est une belle jeune fille brune, élancée, mince sans maigreur, aimable sans banalité. Elle ressemble tant à sa mère qu'en les voyant ensemble on se dit : « Voilà ce que sera Hélène dans vingt-cinq ans. » Et

M^{me} Martineau est si charmante encore, que la perspective n'a rien que d'agréable pour sa fille.

D'autres visiteurs arrivent ; Hélène s'empresse de faire les présentations.

— Mon amie Lucienne Marchal... mon amie Geneviève Le Bihan, M. Clergeon.

Lucienne Marchal est une jeune personne de vingt-deux ans, d'allure plutôt masculine, qui doit aux sports variés dont elle raffole un teint bronzé par le grand air et une silhouette d'éphèbe qui lui vaut l'admiration de ses amies.

— Monsieur Clergeon, il y a une place pour vous, ici ! dit-elle en désignant un siège auprès d'elle au jeune homme qui s'empresse d'obéir. Charmante soirée hier, n'est-ce pas ? Vous n'imaginerez jamais, Hélène, combien on s'est amusé chez Suzanne. Les parents, parqués à part, faisant leur bridge dans le cabinet du docteur, et la jeunesse dansant au salon, tout à son aise. Voilà comment je comprends les réunions ! Les ancêtres à l'autre bout de l'appartement, le nez dans leurs cartes !

— Et s'ils ne jouent pas au bridge?...

— Ah bien ! s'ils sont d'avant le déluge, qu'ils restent à la maison et fassent dodo. Les parents, c'est gênant au bal ; ils prennent de la place, et on n'en a jamais trop pour danser ; d'ailleurs les nôtres s'amusaient bien mieux à jouer qu'à contempler leurs filles. Suzanne, prise d'un beau zèle, a tenté de leur envoyer des rafraichissements : ils n'ont pas même levé la

tête !... Un grognement d'impatience, voilà tout ce qu'elle en a tiré. Nous, alors, nous avons dévalisé le buffet. M. Clergeon, ici présent, a dévoré tous les pains au foie gras !

— Avec votre aide, Mademoiselle ! proteste le jeune homme.

— Taisez-vous ! j'achève mon récit. Comme toute chose a des limites, les ancêtres ont fini par quitter leurs tables à jeu, se souvenant à la fois — c'est là que ça devient tragique ! — qu'ils mouraient de faim, et qu'ils avaient des enfants !...

— Ils ont voulu vous manger ? demande Vivette d'un air innocent.

— Ils ont voulu souper... Plus rien ! C'est-à-dire, il restait quelques gâteaux, mais le champagne avait disparu, et les sandwiches, et le chocolat !

— Mon Dieu ! que la jeune génération est mal élevée ! soupire M^{me} Guibourg.

— Merci, Madame, dit Lucienne qui a l'ouïe fine. Mais vous allez voir que, si nous sommes mal élevés, nous avons bon cœur tout de même. Nous avons fait une farandole jusqu'à la cuisine, réclamant des vivres pour nos familles affamées ; et la cuisinière a confectionné, dare-dare, devinez quel festin ? De la soupe à l'oignon et des omelettes !

On riait. L'austère M^{me} Guibourg elle-même sourit.

Mais aussitôt, se tournant vers M. Clergeon :

— Vous n'êtes pas sérieux... Il faut être sérieux, j'ai de l'ambition pour vous, mon enfant.

— Rassurez-vous, Madame ! Moi aussi, je suis ambitieux, et j'arriverai, je vous le promets.

Vivette se demandait pourquoi la vieille dame avait de l'ambition pour M. Clergeon. Elle apprit par Hélène qu'il était le fils d'une parente ruinée de M^{me} Guibourg, qui avait largement pourvu aux frais de son instruction. Explication rapidement donnée à mi-voix, tandis qu'elle se dirige avec son amie vers la table à thé.

— Vous comprenez, elle tient à ce que son protégé lui fasse honneur, conclut Hélène. Il est d'ailleurs intelligent, brillant élève de l'École Centrale. Du savoir et du savoir-faire.

Vivette regarde le masque volontaire du jeune homme, les yeux hardis, la mâchoire lourde et serrée, le front que les cheveux roux délimitent assez bas. Elle se divertit à le comparer avec le peintre assis près de lui.

— Je crois sans peine, pense-t-elle, qu'il tiendra sa promesse et qu'il « arrivera »... Je plains les gens qui seront sur son chemin quand il voudra passer ! Tandis que l'autre — je ne sais pourquoi, mais il m'inspire confiance !

Paul, à ce moment, lève les yeux vers Vivette qui lui offre une tasse de thé. Ils échangent un sourire. M. Clergeon, tout en se servant, dit à Vivette :

— Je félicitais M. Brévalliers de ses tableaux qui sont « tout à fait très bien », comme disent les artistes.

— Ce sont des paysages bretons, je crois?

— Des vues de Kérity et de Paimpol, où j'ai passé l'été dernier.

— Ah! c'est curieux, j'y dois aller cet été. Vous aussi?... Nous y serons en même temps.

— J'en suis heureux, dit poliment le peintre.

Mais Vivette crut sentir dans sa réponse une sorte de réticence.

Hélène s'approchait, tendant une assiette de gâteaux.

— Nous serons toute une bande, dit-elle : Vivette, Lucienne, d'autres encore, et parmi les gens sérieux, M. et M^{mo} Le Bihan, M^{me} Guibourg..., aussi ne serai-je pas étonnée que M. Clergeon apparaisse à notre horizon.

— Pour flirter avec M^{me} Guibourg, bien entendu!

M. Clergeon coula un regard malicieux vers Lucienne qui s'écria :

— J'y compte bien!

Hélène reprit :

— Puisque vous devez être à Kérity cet été, M. Brévalliers, je pense que vous serez de toutes nos excursions et que nous vous verrons souvent à *Keravel* (c'est le nom de notre villa).

Le jeune homme semblait un peu embarrassé.

— Oh! moi, Mademoiselle, dit-il, à la mer je vis en sauvage et je ne fais que de la peinture :

les pêcheurs et les paysans sont ma seule société.

Lucienne fredonna :

J'irai revoir la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton !

— Lucienne ! vous avez des plaisanteries de mauvais goût ! déclara Hélène en riant.

Les autres aussi riaient, sauf Geneviève, qui avait surpris, sur le visage du jeune peintre, une étrange et brève expression de souffrance.

M^{me} Le Bihan arriva bientôt ; puis M^{me} Guibourg prit congé, emmenant M. Clergeon qu'elle désirait présenter à une dame de ses amies, dont le mari, député, pouvait lui être utile.

— Je veux, dit-elle, le féliciter de sa récente intervention dans un débat.

— Qu'a-t-il dit de si important ? s'informa Vivette quand la dame et son protégé furent sortis.

— Oh ! fit Lucienne, narquoise, je crois qu'il a crié à celui qui était à la tribune : « Plus haut ! Plus haut ! on n'entend rien ! »

LA MAISON DE NACRE

II

VIVETTE AU SALON

Ce vendredi-là, M^{me} Le Bihan a conduit sa nièce au Salon : le vendredi est le jour « select » ! C'est aussi le jour où les artistes se rendent de préférence au Grand Palais, et elle en connaît plusieurs qu'elle aura plaisir à rencontrer.

Dès son entrée dans le hall de la sculpture, elle désigne à Geneviève une charmante statue de jeune pâtre grec jouant de la flûte.

— C'est l'œuvre de notre vieil ami Jérôme Lantin. Je retrouve bien là sa manière ! Il ne sera jamais moderne.

Vivette circule avec sa tante au milieu de ce peuple de statues et de la foule plutôt indifférente qui les contemple en passant.

Les effigies de marbre, de bronze et de plâtre se dressent devant les bosquets de plantes vertes, en des poses parfois si contournées que Vivette les considère avec une sorte de malaise.

— Ma tante, ne trouvez-vous pas un non-

sens dans ces figures qui ont l'air de tellement s'agiter, et qui tout de même sont immobiles? Celles qui me plaisent le mieux sont celles comme le pâtre grec de votre ami ; c'est d'une sérénité, d'une grâce ! Regardez-le de face, de profil : il est beau de tous les côtés.

M^{me} Le Bilhan sourit en se tournant vers un beau vieillard qui s'est approché :

— Vous l'entendez, maître? Je crois que cette petite provinciale ne manque pas de goût!... Ma nièce de Quimperlé... M. Jérôme Lantin.

Le sculpteur serre la main que lui tend Vivette, rougissante.

— Mademoiselle, dit-il, jamais compliment de critique d'art ne me fit autant de plaisir que celui-ci ! On me reproche souvent de n'être pas moderne. Eh ! pourquoi le serais-je, si ces formules nouvelles ne répondent pas à mon idéal !

Tous trois longeaient une allée bordée de bustes.

— Tenez, reprend le vieillard, tandis qu'un éclair de malice fait briller ses yeux. Voilà les têtes de beaucoup d'honnêtes contribuables qui ne m'auraient pas inspiré du tout!... Je les abandonne volontiers à des camarades d'esprit pratique et de sens commercial. Quant à moi, si je reste fidèle au culte de la beauté pure, c'est bien mon droit. Et ce n'est pas à mon âge que l'on peut changer de mentalité.

Il s'arrête devant un monument où une femme voilée, dans un admirable mouvement de dou-

leur et d'amour, reçoit dans ses bras un soldat expirant.

— Ça, c'est beau ! murmure-t-il d'une voix enrouée par l'émotion.

Un groupe qui passe s'arrête aussi, examine les deux nobles figures de marbre.

— Oh ! s'écrie une femme, encore un « monument aux morts » !... Est-ce qu'ils ne vont pas bientôt cesser de nous rappeler la guerre ! Ils nous ennuiant, avec leurs « héros » !

— Bien sûr, approuve un des hommes qui l'entourent. La guerre, c'est de l'histoire ancienne. Et puis, des monuments comme ça dans une exposition, ça « fait triste ».

— Ce qui surtout « fait triste », dit Jérôme Lantin sans baisser la voix, c'est d'entendre braire des ânes qui n'ont que deux pattes.

Là-dessus, tranquillement, il continue son chemin, sans prêter la moindre attention aux mines furibondes des sots personnages.

Vivette, ravie, regarde ce grand bonhomme sincère et hautain que les artistes rencontrés au passage saluent avec déférence.

— Maître, voudriez-vous nous accompagner dans notre visite aux salles de peinture ? demande M^{me} Le Bihan.

— Comment donc ! Ce sera une joie pour moi.

Pour Geneviève aussi ce fut une joie de parcourir le Salon aux côtés de ce guide à cheveux blancs qui retrouvait une verve juvénile pour s'enthousiasmer et pour s'indigner.

— Ah ! j'aperçois les marines de Brévalliers, dit tout à coup le statuaire. Elles sont superbes !

Il s'écartait, cherchant le point d'où les tableaux étaient le mieux mis en valeur par la lumière.

— Je regrette qu'il ne se promène pas dans les environs, ça m'aurait fait plaisir de le complimenter. Qu'en dites-vous, Mademoiselle ? Aimez-vous ces vues de vos grèves bretonnes ?

Vivette les regardait longuement.

— Elles sont presque angoissantes, dit-elle enfin. On sent si bien que la tempête va venir ! Et ces femmes qui interrogent l'horizon, quelle anxiété dans leur expression !

Jérôme Lantin approuva d'un hochement de tête.

— Et puis, conclut-il, voilà au moins un garçon qui connaît son métier ! Tant de jeunes crétins s'imaginent qu'il est tout à fait inutile d'apprendre le dessin et la peinture, et que le toupet suffit, ce qui nous vaut des « croûtes » à faire hurler !

M^{me} Le Bihan faisait des signes à un groupe :

— Je vois arriver nos amis Martineau, dit-elle, et, si je ne me trompe, Brévalliers les accompagne.

Poignées de main, amabilités, félicitations. Paul Brévalliers paraît vraiment heureux des paroles cordiales du vieux maître.

* * * * *

Bientôt, M^{me} Marchal et sa fille se joignent au groupe qui entoure Jérôme Lantin.

Lucienne entraîne ses amis vers le portrait d'une jeune fille, qu'elle examine les sourcils froncés.

— Voilà Monique — mais combien flattée, grand Dieu !

Hélène Martineau regarde avec surprise l'image d'une personne longue, longue, verdâtre de teint, impressionnante de maigreur !

— Je ne l'aurais pas reconnue... Est-elle malade ?

— Du tout !... Elle est flattée, vous dis-je ! Ah ! elle en a de la veine d'avoir trouvé un peintre qui l'a comprise !

Jérôme Lantin les a suivies, il rit de bon cœur.

— Cette jeune fille, si elle avait cette mine-là, il ne serait que temps de la soigner — et encore !... Mais son peintre doit être un petit moderne, qui pastiche de son mieux quelque illustrissime.

— Chut ! la voici.

Et l'on voit arriver une jeune personne souriante qui distribue des poignées de main à la ronde. Elle ressemble fort peu à son portrait, heureusement pour elle. Avec désinvolture, elle répond aux compliments :

— Oui, c'est tout à fait moi, telle que je me vois. Bagnols est un grand artiste. Il se moque de la ressemblance, une peinture n'est pas une

photo pour carte d'identité ! Pas de copie servile de la nature ! mais une interprétation libre, pleine de poésie, une chose faite pour durer.

— Pour durer ! Dieu nous en préserve ! grommelle Jérôme Lantin en s'éloignant aux côtés de M^{mo} Le Bihan et de ses amis. Regardez-moi toutes ces femmes étirées en longueur sur les murs : quand j'étais petit, j'achetais à la foire des bâtons de guimauve qu'on pouvait étirer de la même façon.

Une vieille dame s'approche du portrait de Monique, le lorgne à travers son face-à-main.

— Le corps d'un moustique et le teint d'une grenouille ! dit-elle à mi-voix.

— Quelle dinde ! Elle n'entend rien à l'art ! murmure Lucienne, furieuse.

Mais Paul Brévalliers sourit :

— Détrompez-vous ! C'est M^{mo} Reynevialle, qui a eu la médaille d'argent l'an dernier, en attendant mieux. Elle a ici deux tableaux excellents.

— Je voudrais les voir, dit Vivette.

— Venez avec moi ; ils sont dans cette salle, à votre gauche.

Suivi d'Hélène, de Vivette et de Paul Brévalliers, le sculpteur s'arrête bientôt devant un portrait d'homme, fermement modelé en pleine pâte, qui occupe le milieu d'un panneau.

— C'est une des meilleures choses du Salon, dit Paul Brévalliers.

Longuement, Vivette regarde le beau portrait.

— Quelle joie on doit éprouver quand on a fait une telle œuvre ! dit-elle enfin.

— Oui, certes, le travail est une grande joie... et une grande consolation. Que deviendraient ceux qui souffrent, s'ils ne pouvaient se réfugier dans un labeur absorbant, qui les arrache à leur idée fixe ?

Paul a parlé presque à voix basse, comme s'il oubliait la présence de Geneviève. Est-il absorbé, lui aussi, par quelque idée fixe qui le torture ?

Les yeux limpides de sa compagne l'enveloppent d'un regard plein de compassion.

— Voici le second tableau de M^{me} Reynevialle, dit le peintre en désignant un groupe d'enfants jouant sur une plage ensoleillée, et tout baignés de lumière matinale.

— Bientôt, dit Hélène, nous ferons trempette comme eux dans « la mer océane ». Il me tarde de revoir notre vieux Kérity. Quelles bonnes parties de rire nous nous offrirons là-bas !... Vous serez des nôtres, monsieur Brévalliers, nous comptons sur vous.

Paul remercia, prit congé, se perdit dans la foule, laissant à Vivette l'impression que les « bonnes parties de rire » ne s'harmonisaient nullement avec ses pensées.

III

VIVETTE ET SON ONCLE

M. Julien Le Bihan, professeur à l'un des grands lycées de Paris, est un homme de grand savoir et de grande bonté, un peu timide, très myope et très distrait. Ses élèves ont pour lui cette amitié légèrement irrespectueuse que la jeune génération accorde à ses aînés.

Il forme un contraste assez curieux avec sa femme qui est énergique, autoritaire, et tient d'une main ferme le gouvernail. Cette métaphore maritime est chère à M^{me} Le Bihan. Si elle ne dirigeait l'esquif portant le professeur sur l'océan de la vie, comment pourrait-il arriver à bon port? Toujours plongé dans ses livres — ceux qu'il lit et ceux qu'il écrit, — il paraît tomber de la lune aussitôt que se présente la moindre difficulté d'ordre pratique. Pour avoir la paix et pouvoir regagner sa table de travail, il eût cédé sans tenir compte de ses intérêts.

Heureusement, sa femme était là !... Elle examinait, discutait, décidait. Et tout s'arrangeait à l'entière satisfaction des deux époux, dont l'un

était aussi content d'obéir que l'autre de commander.

— Aujourd'hui, dit M^{mo} Le Bihan, je ne t'emmène pas, Vivette. Je vais rendre visite à des dames plutôt ennuyeuses.

Vivette considère sa tante avec étonnement.

— Si vous les trouvez ennuyeuses, ma tante, pourquoi les voyez-vous ?

M^{mo} Le Bihan lève les épaules.

— Ne sais-tu pas que l'on peut avoir des raisons pour faire des choses qui ne vous amusent pas ?

— C'est vrai, dit Geneviève, pensive. Moi aussi, je vais souvent passer une heure ou deux chez de braves vieilles dames qui trouvent le temps long et à qui ma présence apporte un peu de distraction.

— Oh ! Ce n'est pas d'une visite de charité qu'il s'agit. Vois-tu, ma petite, il faut en ce monde avoir quelques amis, et de nombreuses relations. Les premiers, on les cultive parce qu'ils vous plaisent ; les autres, parce qu'elles peuvent vous être utiles. Êt plus on a de relations, plus on a de chances de réussir en toutes sortes de choses.

— Alors, dit malicieusement Vivette, les visites d'aujourd'hui sont de l'ordre utilitaire ?

— Tout à fait.

M^{mo} Le Bihan se tourne vers son mari :

— Julien, tu peux rendre grâce au Ciel d'avoir une femme qui s'occupe de ta gloire.

— Oh !... ma gloire !... soupire le professeur en souriant d'un bon sourire désabusé.

— Là ! tu l'entends, Vivette ? Ton oncle est un grand savant, un noble écrivain, mais ce qui le perd c'est sa modestie.

M. Le Bihan proteste.

— Voyons, ma chère amie ! je ne suis pas perdu le moins du monde !

— Tu le serais, et comment !... si je n'étais là pour te défendre et te faire apprécier, déclare sa femme avec conviction.

Puis elle disparaît, plus affairée que jamais.

Certes, Vivette aime bien sa tante Louise ; mais la mentalité de M. Le Bihan est tellement plus proche de la sienne ! En cet homme dont les cheveux blanchissent elle trouve tant de jeunesse d'esprit et de cœur !

Avec cet « idéaliste incorrigible », comme l'appelle sa femme, Vivette se sent en communion d'idées. Devant lui elle pense tout haut, et le professeur la prend pour confidente de ses travaux littéraires.

— A nous deux, maintenant ! s'écrie Geneviève, quand M^{me} Le Bihan les a quittés. Mon oncle, où en sont vos *Moines gyrovagues* ? Ils m'intéressent tant, surtout ceux venus d'Irlande, qui ont évangélisé la Bretagne et presque toute la « celtic Gaule ». Notre saint Colomban a été, m'avez-vous dit, le confesseur de sainte Odile d'Alsace ? Ce cher pays qui ressemble, d'après vous, beaucoup à la Bretagne.

— Quand tu visiteras l'Alsace, dit M. Le Bihan, tu y trouveras de nombreux vestiges de monuments druidiques. Il y a des allées couvertes sur le mont Sainte-Odile, des menhirs, des « spills » dans les bois près de Saverne et dans toute la région. Parfois, au déclin du jour, en traversant les vignes et les bois, j'y ai ressenti, comme en Bretagne, d'ailleurs, une impression indéfinissable... que j'ai tenté de définir tout de même, en quelques vers, pour moi seul.

— Oh ! laissez-moi les lire, mon oncle ! implore Vivette, les yeux brillants. Il ne faut pas les garder pour vous, je les comprendrai très bien, je vous assure !

Le poète à cheveux blancs le sait bien qu'il sera compris par sa jeune nièce ; il prend dans son tiroir un feuillet qu'il lui tend :

— Voilà... Mais lis tout haut, veux-tu ?

Et Geneviève, de sa voix musicale, lit avec cette lenteur de ceux qui aiment la poésie pour elle-même, pour sa pensée et aussi pour sa forme, pour ce rythme divin qui fait de l'alexandrin français une émouvante musique.

Impresslons du soir

Silencieusement, sur les forêts désertes,
Le soir épand la paix splendide des couchants.
Plus rien qu'un gazouillis parmi les branches vertes,
Ou quelque appel lointain de pâtres dans les champs.

Le ciel est plus serein et la terre plus sombre,
Tout se tait. Le mystère arrive avec la nuit.
Un menhir isolé dresse, dans la pénombre,
Son autel de granit plein d'un tragique ennui.

Il semble que le sol meurtri par les charrues,
Les coteaux et les bois exhalent vers les cieux
Les adorations des races disparues
Qui, dans une autre langue, ont prié d'autres dieux.

Alors, dans la forêt aux grises perspectives,
Quand la feuille frissonne et que l'ombre a des voix,
Je sens passer l'essaim des âmes primitives
Saluant la nature éternelle, et je vois,

Tandis que le soleil au penchant des montagnes
S'abaisse triomphal ainsi qu'un ostensor, ~~soir~~
L'ombre des anciens dieux, sur nos vieilles campagnes,
Flotter confusément dans les brumes du soir.

— C'est beau, mon oncle, dit Geneviève en lui rendant le feuillet.

— Surtout quand tu les lis de ta jolie voix grave. Mais faire des vers, à mon âge ! Cela semblerait fou à certains de mes collègues, dit le professeur, un peu confus. Je ne sais plus quel auteur prétend que chacun de nous porte en soi un poète mort à vingt ans ; en moi, il n'a pas voulu mourir.

— Heureusement ! s'écrie Vivette. Et je crois qu'il en fera autant pour moi. Je n'écris pas de vers, mais je les aime. J'aime tant tout ce qui est beau ! Il me semble qu'on ne vieillit pas vraiment, si on reste jeune par l'esprit et

le cœur. Quand nous causons ensemble, que nous lisons des vers comme aujourd'hui, nous sommes deux camarades tout à fait du même âge. Mais je reste là à bavarder, au lieu de travailler. N'avez-vous pas quelque chose à me donner à « taper » ?

M. Le Bilhan lui remet un manuscrit couvert d'une écriture fine et rapide.

— Tiens, voilà le chapitre VI : *Saint Colomban*. Ai-je de la chance d'être tombé sur une secrétaire qui déchiffre si bien mes pattes de mouche !

Déjà Vivette s'installe devant sa machine, et bientôt ses doigts agiles pianotent, sur les feuillets légers, le sixième chapitre de *l'Histoire des Moines gyrovagues*.

IV

SURPRISE-PARTIE

Autour de la table à thé, chez M^{me} Marchal.

— Moi, dit Lucienne. je trouve...

Beaucoup des phrases que prononce cette jeune personne débutent de cette façon.

— Moi, je trouve qu'il faut bousculer le plus possible les vieilles habitudes.

— Par exemple?... s'informe Hélène.

— Eh bien ! Pourquoi les soirées costumées sont-elles toujours aux environs du Mardi Gras ?

— C'est l'usage, dit M^{me} Guibourg, d'un air compassé.

— Voilà ! C'est l'usage ! et je trouve ridicule de s'y conformer. J'ai un très joli costume de T. S. F., j'ai envie de le remettre.

— Au mois de mai ?

— Et pourquoi pas?... Qu'en pensez-vous, Monique ?

— Idée géniale ! déclare le modèle du fameux portrait que Lucienne avait tant admiré au Salon. Je me costumerai en « Algue ».

M^{me} Le Bihan fit remarquer qu'il ne manquait plus qu'une personne de bonne volonté pour ouvrir ses salons.

Mal lui en prit.

— Eh ! chère Madame, soyez-la vous-même, la personne de bonne volonté !

Toutes les têtes se tournent vers la femme du professeur.

— Vous n'avez pas encore reçu ce printemps !

— Pour amuser Vivette !

— Pour être la plus gentille des tantes !

M^{me} Le Bihan ne se fait pas longtemps prier.

— Choisissons le jour, dit-elle en souriant.

Voulez-vous jeudi en huit ?

Applaudissements de la jeunesse.

— Parfait ! C'est suffisant, nous avons nos costumes.

— Vivette n'en a pas.

— Bah ! nous lui en ferons un, dit Hélène.

Venez, Vivette, décidons cela tout de suite.

Elles s'installent dans un coin du salon.

— Voulez-vous quelque chose de régional ?

— J'aimerais assez quelque chose d'ancien.

— Une femme de l'âge de pierre ! s'écrie Lucienne qui les écoute. Une descente de lit en fourrure pour vêtement, un silex à la main !..

Vivette proteste en riant.

— Non, merci ! Un peu trop ancien pour moi tout de même.

— Que diriez-vous d'une châtelaine du Moyen Âge ? propose Hélène.

On a entendu, l'approbation est générale, Vivette sera très bien en châtelaine.

— Je ferai venir mes cheveux de Quimperlé, conclut-elle avec simplicité.

Et, comme tout le monde se met à rire, elle explique :

— Quand le coiffeur me les a coupés, mes tantes ont tenu à ce qu'il les monte en deux grosses mèches, parce qu'elles aimaient bien mes longues tresses.

Lucienne se tourne vers une de ses amies.

— Vous, Colette, et votre mari, vous avez de beaux costumes de seigneurs vénitiens. Je m'en souviens. Vous étiez d'un chic !...

Les préparatifs de la soirée furent très amusants. Dès le lendemain matin, Hélène et Vivette se rendaient dans un grand magasin de nouveautés qui offrait à sa clientèle de sensationnelles « occasions ».

Parmi les coupons de soieries, elles découvrirent un tissu blanc, lamé d'argent, qui faisait un effet superbe. Elles y ajoutèrent des galons, de la mousseline de soie blanche et tout ce qu'il fallait pour transporter Geneviève de sept siècles en arrière.

Hélène était très adroite, Vivette ne l'était guère moins, et à elles deux, aidées d'une femme de chambre, elles eurent composé, en peu de jours, une robe exquise.

Quand Geneviève l'eut revêtue toute termi-

LA MAISON DE NACRE

née, Hélène, triomphante, appela ses parents à donner leur avis.

M^{me} Martineau arriva la première, approuva sans réserves, puis le docteur, qui se déclara émerveillé.

Tout à coup, une troisième voix se joignit aux leurs : Jean-Louis Martineau venait admirer l'œuvre de sa sœur, et surtout Vivette elle-même.

— Ah ! que vous êtes ravissante !... Voilà une époque où l'on savait habiller les femmes !... Qu'on ne me parle plus de « la nuit du Moyen Age », s'il avait de telles visions pour l'illuminer !

Vivette, rougissante, se regardait dans la psyché. Sa robe princesse faisait valoir sa taille élancée, le hennin et son long voile lui seyaient à ravir, et les tresses blondes, venues de Quimperlé le matin, encadraient son visage et pendaient plus bas que sa taille.

— Leur or va tomber dans votre escarcelle ! dit le docteur en riant.

Jean-Louis se frappa le front.

— J'ai une idée ! annonça-t-il. Nous ferons une « entrée », vous et moi. Il me faut un costume du XIII^e pour vous accompagner !

— Tu n'as plus le temps, objecta sa sœur.

— J'ai très bien le temps... d'aller chez un costumier de théâtre, dit-il en gagnant la porte.

Une heure plus tard il revenait, muni d'un magnifique habillement.

Hélas !... Le vieux dicton est toujours vrai :
« Entre la coupe et les lèvres... »

Ce ne fut pas un réel malheur qui empêcha la soirée costumée d'avoir lieu, mais une fâcheuse grippe, qui terrassa le professeur deux jours avant la réunion préparée avec tant de gaieté.

M^{me} Le Bihan, tout en soignant de son mieux son mari, n'était pas loin de lui reprocher d'être tombé malade.

— Tu manques d'à-propos, mon ami !... Si au moins tu avais attendu quelques jours !...

Du fond de son lit, le pauvre homme protesta :

— Dirait-on pas que je l'ai fait exprès !

— Non, sans doute, mais tu auras commis quelque imprudence. Tu seras sorti sans par-dessus, tu te seras attardé dans les courants d'air... que sais-je ? Tu es si distrait !... Car, enfin, est-ce qu'on prend la grippe au mois de mai ? Est-ce que je prends la grippe, moi, deux jours avant une réception ?

Comme si un malin esprit avait voulu relever le défi, M^{me} Le Bihan sentait, un instant plus tard, une lassitude étrange l'envahir. Rhume, maux de tête et fièvre suivirent aussitôt... Elle avait à son tour pris la grippe.

— C'est ma faute ! je te l'ai passée, soupire son mari.

— C'est possible, mon ami. Mais, ce qui ne l'est pas, c'est de recevoir après-demain. Je vais téléphoner à nos amis.

Le résultat des coups de téléphone fut d'amener en hâte, avenue Mozart, plusieurs des amis alertés.

Le D^r Martineau, après avoir examiné les deux grippés, prescrivit les médicaments habituels. Pendant qu'il reprenait son chapeau accroché dans le vestibule, Lucienne Marchal se précipita vers lui :

— N'est-ce pas, docteur, ce ne sera rien ?

— Je l'espère, Mademoiselle. Mais il faut du repos et des soins.

— Bien entendu.

— Je vais m'installer près de ma tante pour la soigner, dit Vivette.

— Vous allez surtout, fit le médecin, faire des gargarismes préventifs. Si vous deveniez malade vous aussi, ce serait complet !

— N'est-ce pas, docteur, il faut qu'elle sorte ?

A cette nouvelle question de Lucienne, le docteur répondit :

— Oui, oui, mais sans prendre froid.

Puis il s'en fut.

Déjà Lucienne rentrait au salon.

— Le docteur veut que Vivette change d'air et d'idées. A propos, pourquoi renoncer tout à fait à notre réunion d'après-demain ?

— Voyons, Lucienne, vous n'y pensez pas ! s'écria Hélène.

— Laissez-moi parler ! Elle n'aura pas lieu ici, cela va de soi. Mais, ailleurs !...

On la considéra avec effarement.

— Si nous organisions une surprise-partie? Vous demandez chez qui?... Attendez, je cherche... Ah! j'y suis! Chez Colette Dumoulin. Elle est très mondaine, ça l'amusera follement. Qu'avez-vous, Vivette?

— Je n'aime pas quitter ma tante et mon oncle quand ils sont souffrants.

M^{me} Le Bihan, qui ne s'était pas alitée, entraît au salon à ce moment. Elle sourit à sa nièce.

— Ma mignonne, tu es tout à fait gentille, et je te remercie de ta bonne pensée. Mais je veux que tu acceptes l'offre de Lucienne. Nous ne sommes pas bien malades, ton oncle et moi, tu peux nous laisser seuls. Allez vous amuser, mes enfants! Je regrette que ce ne soit pas ici, voilà tout.

— Si Colette arrive prendre des nouvelles, pas un mot! recommanda Hélène.

Le lendemain, Colette Dumoulin se prélassait au fond de son « boudoir ». Elle tenait à conserver cette appellation désuète à la petite pièce charmante, où elle avait groupé des meubles anciens et des étoffes précieuses.

Son mari vint l'y rejoindre.

— C'est gentil chez nous! dit-il. Après une journée de bureau, j'ai du plaisir à te retrouver dans notre joli home...

— Que faisons-nous ce soir?

— Restons-nous au logis?

— Mais oui, si tu veux... T'ai-je dit que les

Le Bihan ont décommandé leur soirée de demain? ils sont grippés, paraît-il.

— Tant pis, dit tranquillement Gérard, ou plutôt, tant mieux.

— Tu n'es pas aimable pour eux !

— Je veux dire : tant mieux, nous allons passer à la maison deux soirs de suite, ça ne nous arrive pas souvent !

Colette étendit la main vers un guéridon chargé de livres.

— J'ai des romans nouveaux à lire, il faut que je me dépêche, j'ai l'air de tomber de la lune quand on en parle.

Un coup de sonnette. La femme de chambre apporte un pneumatique.

Colette déchire l'enveloppe.

— C'est ma tante Lucie qui nous offre sa loge à l'Opéra ce soir.

— Ah ! tant pis, répète Gérard. Ce soir, on reste à la maison.

Sa femme est perplexe.

— Tu sais, elle est susceptible. Elle va se fâcher si nous n'y allons pas, et une autre fois elle ne nous invitera plus.

Gérard s'agite sur son fauteuil.

— Fichu caractère, ta tante Lucie !... Enfin !... Allons à l'Opéra, puisqu'il faut !

Elle lève les épaules en riant :

— Pauvre martyr ! Je te plains.

— Moque-toi !... Je suis sûr que nous regretterons la bonne soirée en tête à tête.

Ils dînent rapidement, puis Colette s'occupe de sa toilette. Elle choisit une robe de nuance paille, qui sied à sa beauté brune. Mélanie, la femme de chambre entrée le mois précédent à son service, lui aide à s'habiller.

— Quel collier, Madame ? le vrai ou le faux ?

— Oh ! plutôt le faux. Il est bien imité. J'ai toujours peur de perdre l'autre.

— Madame a bien raison.

— Laissons-le dans son écrin, c'est plus sûr.

— Beaucoup plus sûr !

Gérard, entrant. — Es-tu prête ?

Colette. — Attends un peu que j'aie mis mes bijoux.

Il rit.

— Tu ne vas pas mettre tout ça ?... Ce collier de perles, sans plus, c'est si joli quand on est jeune comme toi.

— C'est vrai... Mon éventail, mes gants... Mélanie, vous rangerez les bijoux.

Mélanie place avec soin le manteau du soir sur les épaules de Colette, qui sort avec Gérard.

Mais, après leur départ, Mélanie se penche à la fenêtre.

— Les voilà partis ! Amusez-vous bien !

Elle rit, ferme la fenêtre, se précipite au téléphone.

— Allô ! allô ! Wagram, 68-102 !... Oui, c'est moi, Nini... Arrive de suite, affaire urgente.

A la porte de la cuisine, Mélanie guette celui qu'elle vient d'appeler. Bientôt paraît un jeune homme qui tient à la main une valise. Il lui ressemble, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'ils sont frère et sœur.

Il entre dans l'appartement.

— Ben, me voilà. C'est donc pressé ?

— J'comprends ! dit Mélanie. Ils sont à l'Opéra. Madame m'a dit de ranger les bijoux. Ah ! pour sûr qu'ils vont être rangés, et comment !

Elle les enfouit dans la valise.

— Tu vois le collier de perles?... Elle a eu peur de le perdre, elle l'a laissé à la maison : c'est plus sûr ! Dis donc, Milo, regarde les costumes que le teinturier vient d'apporter, ils avaient été un peu défraîchis au dernier bal. Vénitiens XVIII^e siècle, qu'ils appellent ça. L'aurait être rudement moche pour n'avoir pas de succès là-dedans.

— Essaie-le ! suggère Milo.

Elle enfle le somptueux costume, se coiffe du tricorne de velours noir, se drape dans la cape brodée d'or.

— On jurerait que c'est fait pour toi, dit son frère.

— Moi et Madame, on a la même taille. Mets donc le costume de Monsieur.

Milo ne se fait pas prier.

— Ah ! les masques, maintenant, autrement ça n'est pas complet.

Ils se masquent, puis se mettent à danser. Mais bientôt Milo s'arrête.

— Ma petite, nous perdons notre temps. Où est l'argenterie ?

Nini court au bahut, en extrait couverts, sur-touts, plats d'argent.

Tout à coup, la sonnette de la porte d'entrée les fait sursauter.

Nini saisit la valise et l'emporte en courant à la cuisine.

Sur le palier, une bande joyeuse mène grand bruit.

— Allons, ouvrez ! crie Lucienne, c'est nous !

— Que faire ? dit Nini, tremblante.

Son frère prend une résolution soudaine :

— Ouvrons !

La porte tourne sur ses gonds, tous entrent en riant.

— Eh bien ! qu'aviez-vous donc à ne pas ouvrir ? reprend Lucienne. Vous vous doutiez de quelque chose, puisque vous aviez déjà sorti l'argenterie !

— Et vous êtes costumés, ajoute Hélène, mes compliments !... Vous êtes superbes. Que dites-vous de Vivette ?

Elle désigne la jolie châtelaine à qui Jean-Louis donne la main.

Milo va souvent au théâtre et au cinéma, il connaît les belles manières. Il s'incline, la main sur le cœur :

— Madame la comtesse !... je meurs d'amour à vos pieds adorés !

— Eh là ! comme vous y allez !... On ne vous en demande pas tant, s'écrie Jean-Louis.

Il glisse le bras de Geneviève sous le sien et murmure à son oreille :

— Il est bête, ce garçon... et vulgaire !

Hélène, de son côté, interpelle Nini :

— Vous n'êtes pas jalouse, Colette ?

La pseudo-Colette esquisse un geste d'insouciance.

— Si on dansait ? propose-t-elle.

Un jeune homme s'assied au piano, Jean-Louis invite Geneviève, tous les imitent. Hélène est fort jolie en Espagnole, Monique assez étrange en « Algue » : de longs rubans verts s'enroulent sur elle et pendent de tous côtés.

Le costume de T. S. F. dont Lucienne est si fière se distingue par des « ondes » de voile bleu et des quantités de lampes minuscules. Nini et Milo, tout à fait à leur aise maintenant, dansent avec leurs « invités » et se félicitent d'avoir sur le visage un loup de velours noir prolongé par une barbe de dentelle.

— Vous devez étouffer là-dessous, ôtez donc ça ! dit Lucienne.

Jean-Louis ne quitte guère Vivette. Par politesse il danse avec d'autres, mais aussitôt qu'il le peut il revient vers la jolie châtelaine médicale.

Il a entendu le conseil de Lucienne au Vénitien, qui fait la sourde oreille. Il l'observe un instant sans rien dire.

Les couples continuent à évoluer dans le salon. Une Folie aux grelots agaçants danse avec M. Clergeon, qui ne s'est pas costumé, de crainte de choquer l'austère M^{me} Guibourg.

— Tiens ! Paul Brévalliers n'est pas là ? dit Jean-Louis.

— Il prétend qu'il ne danse plus.

— Pourquoi « plus » ? A-t-il déjà renoncé au monde et à ses pompes ?

Un mouvement se produisait dans la direction de la salle à manger, où l'on avait remisé, en arrivant, de mystérieux colis.

— Il fait chaud et soif ! Préparons le souper !

On extrait des paniers les huîtres, les pâtés de foie gras, les gâteaux, le champagne, on met le couvert.

Jean-Louis lève sa coupe.

— Chers amphitryons malgré vous, je bois à votre santé ! Vous avez mis peu d'empressement à nous ouvrir votre porte, mais nous vous le pardonnons ; le tête-à-tête a tant de charmes !

On sonne à la porte... Surprise générale. Personne ne bouge.

Une jeune fille s'écrie, effrayée :

— Ce sont des cambrioleurs !...

Sur le palier, on trépigne d'impatience

— Ouvrez ! Ouvrez !

Hélène regarde son frère :

— On dirait la voix de Colette?...

Milo se lève en hâte :

— Je vais appeler la police !

Il bondit vers la cuisine, Nini le suit ; mais Jean-Louis s'élance sur leurs traces, il saisit Milo, tandis que d'autres soupeurs ouvrent la porte de l'appartement.

Colette et Gérard paraissent sur le seuil, stupéfaits :

— Que se passe-t-il ici ?

Tous se précipitent :

— Vous ? C'est vous ?... Mais alors, qui donc étaient les autres ?...

Ils sursautent :

— Quels autres ?

— Ceux qui nous ont reçus, costumés en seigneurs vénitiens !

— Ceux-ci ! précise Jean-Louis, en arrachant son masque à Milo, que M. Clergeon maintient malgré les efforts qu'il fait pour se libérer.

Colette court à Mélanie, la démasque aussi, et recule indignée :

— Vous ?... C'est vous qui avez mis mon costume ?...

— Si ce n'était que ça ! s'écrie Lucienne qui rapporte de la cuisine la valise entre-bâillée où

luisent les bijoux, pêle-mêle avec des pièces d'argenterie.

Cris d'horreur. Nini pleurniche, Milo jette des regards haineux sur ceux qui l'entourent.

Un des danseurs était sorti sans être remarqué. Il revient, accompagné de deux agents de police qui emmènent au poste le frère et la sœur.

Colette se laisse tomber sur un divan.

— Me direz-vous enfin pourquoi vous êtes tous ici ?

D'une seule voix, tous répondent :

— Surprise-partie !

— Et vous pouvez nous remercier, ajoute Hélène, car, si nous n'avions pas surgi au bon moment, argenterie et bijoux s'envolaient avec ces oiseaux-là !

— C'est juste ! dit Colette dont le visage s'épanouit. Lumineuse idée, votre surprise-partie !

Son mari considère la table couverte de mets succulents.

— Les émotions me creusent l'estomac, déclare-t-il. J'ai une faim de loup !

Des rires unanimes lui font écho.

— Nous commençons à souper quand vous avez sonné. Reprenons l'exercice interrompu !

On se remet à table, autour des véritables amphitryons cette fois, et la surprise-partie s'achève le plus gaiement du monde.

V

LE PEINTRE DE TOUTES LES GLOIRES

Quand Vivette, le lendemain, leur raconta les péripéties de la surprise-partie, M. et M^{me} Le Bihan furent absolument stupéfaits.

— Quel bonheur que ce cambrioleur n'ait pas été armé ! s'écria M. Le Bihan, il eût pu vous blesser en se défendant.

— Nous avons eu de la chance, dit Vivette.

— Et Colette Dumoulin aussi !... Elle peut nous être reconnaissante, à ton oncle et à moi, d'avoir eu, avec tant d'à-propos, cette grippe qui nous a empêchés de recevoir.

M. Le Bihan eut un sourire malicieux.

— Alors, Louise, tu ne me reproches plus d'avoir manqué de tact en tombant malade ?

— Je ne te l'ai jamais reproché ! dit sa femme, je regrettais de ne pouvoir ouvrir notre maison à cette jeunesse, voilà tout. Mais, dans une semaine ou deux, j'offrirai un thé à quelques intimes. J'en ai assez d'être confinée au logis sans voir personne !

En effet, à peine sa grippe enrayée, M^{me} Le Bihan se sentait d'humeur plus sociable que jamais, et dix jours après Vivette l'aidait à recevoir les « quelques intimes », dont plusieurs lui étaient connus à présent.

Hélène Martineau la documentait sur les nouveaux venus.

— Voici M^{me} Labrosse, la femme du peintre.

— Un contemporain de M. Lantin? dit Vivette.

— Oui, mais ils ne s'entendent pas du tout! M. Lantin, c'est l'artiste intransigeant, qui aime son art de tout son cœur. Prosper Labrosse, lui, a trouvé un ingénieux système de réclame : il fait le portrait des gens dont on parle! Le monsieur qui a été poursuivi à la suite du krach, l'héroïne du procès à scandale, voilà ses modèles... Il est sûr ainsi que le public s'arrêtera devant ses toiles.

M^{me} Guibourg arrivait, suivie de son protégé, puis Colette Dumoulin, M^{me} Marchal et Lucienne.

Cependant une voix aiguë dominait les autres.

— Oui, chère Madame, mon mari désire faire le portrait de M. Le Bihan.

La femme du professeur manifesta aussitôt une joie extrême.

— Tout le plaisir sera pour M. Labrosse, reprit la visiteuse. Il admire beaucoup M. Le Bihan. Vous savez qu'il ne fait pas le portrait de tout le monde. Il faut qu'il y ait autour

d'une tête cette auréole, ce je ne sais quoi ! la gloire, en un mot ! Je lui dis souvent : « Prosper, tu es le peintre de toutes les gloires. » Ainsi, il peint en ce moment cette danseuse pour laquelle cet employé de banque a volé deux cent mille francs à son patron...

Un sourire moqueur passa sur les lèvres minces de M^{me} Guibourg. A ce moment parut Jean-Louis Martineau.

— Que c'est aimable ! s'écria M^{me} Le Bihan. Il est rare de voir des jeunes gens venir prendre « une tasse d'eau chaude » chez les dames mûres !

Jean-Louis protesta vivement. Les dames mûres l'intéressaient beaucoup, lorsqu'elles avaient le charme et l'entrain de la maîtresse du lieu. Mais Hélène se doutait qu'un charme plus juvénile l'attirait encore bien davantage, et elle suivait d'un regard amusé son frère qui recevait des mains de Geneviève la tasse de thé et les gâteaux variés.

— Vous n'avez pas eu trop peur l'autre soir ? dit-il à mi-voix.

Elle fit signe que non.

— Je n'avais rien deviné, jusqu'à la minute où vous avez fondu sur le faux Vénitien... et alors, si j'ai eu peur, c'était pour vous. Comme le disait mon oncle, cet individu pouvait être armé.

Jean-Louis riait.

— Je l'ai si vite enveloppé dans sa cape, qu'il

était incapable de remuer pied ni patte; et M. Clergeon m'a prêté main-forte. A nous deux nous le tenions bien !

Puis, changeant de ton :

— Passons aux choses sérieuses ! C'est le 1^{er} juillet que nous allons à Kécity. Voulez-vous que nous fixions le jour de votre arrivée ?

— Je crois, dit Vivette, que mon oncle et ma tante viendront me prendre à Quimperlé le 15.

— Bravo !

Le visage de Jean-Louis s'éclairait de plaisir.

— Ce sera très gai, dit Hélène, tout notre groupe s'y retrouvera, et Kécity est si pittoresque !

M. Le Bihan avait fait ce jour-là une de ses premières sorties. Quand il rentra chez lui, sa femme lui annonça qu'elle avait accepté en son nom l'offre flatteuse du « peintre de toutes les gloires ». Il n'en n'éprouva point une joie sans bornes, mais, pour lui complaire et sachant que l'artiste avait un réel talent, il prit rendez-vous avec lui et les séances de pose commencèrent bientôt.

Prosper Labrosse était accoutumé de travailler rapidement. Il avait la commande de plusieurs portraits et tenait à les terminer le plus tôt possible. Comme il passait à bon droit pour un virtuose du pinceau, l'image du professeur Le Bihan fut prête au début de juin, et sans retard, exposée dans l'atelier du peintre.

Vivette aima ce portrait, qui était très vivant, très ressemblant ; M. Le Bihan était représenté assis à sa table de travail, tenant un livre à la main et levant vers quelque visiteur son visage d'intelligence et de bonté.

Paul Brévalliers conduisit Hélène et Geneviève devant les autres toiles du peintre, dont M^{me} Labrosse faisait l'historique, rappelant l'aventure tragique ou sensationnelle qui avait mis le personnage en vedette.

Les invités défilaient ainsi devant une danseuse hindoue, une bolcheviste russe aux yeux cruels, un jockey, deux ministres et un professeur de bridge, portraituretés avec maestria par le peintre éclectique.

Et comme le jockey, la bolcheviste et la danseuse hindoue étaient venus aussi, accompagnés de nombreux compatriotes, pour complimenter leur peintre, ce fut vraiment, dans l'atelier de Prosper Labrosse, une journée « très parisienne ».

VI

VIVETTE ET SES TANTES

Vivette est rentrée dans sa vieille maison de Quimperlé. Chère vieille maison, fraîche et sonore, avec ses larges corridors, ses pièces vastes où ont vécu des générations de Le Bihan ! Vivette la contemple avec tendresse. Elle sent qu'elle l'aime « comme une personne ». Ses arrière-grands-parents se sont assis près de ces hautes fenêtres à petits carreaux, suivant des yeux, dans la rue du Château, des groupes de paysans tout semblables à ceux qui, ce matin, font claquer leurs sabots sur les pavés... Tout semblables?... hélas ! il y a des changements sans doute, mais les chapeaux ronds à ruban de velours sont pareils, et les chatoyants costumes des jeunes filles aux jours de fête, — quand elles veulent bien les revêtir, et ne pas s'attifer « à l'instar de Paris ! »

Vivette descend pour déjeuner, entre dans la salle à manger lambrissée, jette ses bras autour du cou de deux vieilles dames.

— Bonjour, tante Astérie ! bonjour, tante Minet !

Les deux vieilles dames l'embrassent tendrement

— Avez-vous bien dormi, mes petites tantes chéries ?

— Très bien, et toi ?

— Oh ! moi ! Du moment où j'ai posé ma tête sur l'oreiller, jusqu'à celui où Soizek m'a réveillée.

— Heureux âge !

— Quel calme ici, la nuit, reprend Vivette. Avenue Mozart, il y a des autobus jusqu'après minuit, et, tout près, des garages où les autos rentrent à leur dortoir à n'importe quelle heure. Ici, on entend miauler le moindre chaton qui rêve sur le toit !

M^{lle} Delphine caresse la petite boule de poils gris qui dort sur ses genoux :

— Toi, tu ne rêves pas sur les toits la nuit, n'est-ce pas ? Tu es un chat bien élevé. Allons, Vivette, raconte-nous un peu tes impressions de Paris.

Et Vivette, tout en beurrant ses tartines, parle de son séjour dans la capitale avec sa verve primesautière.

— Comment ta tante Louise n'est-elle pas fatiguée par cette vie trépidante ?

Vivette se met à rire.

— Ce qui la fatiguerait, ce serait de se tenir tranquille. Il lui faut le mouvement, les visites,

le théâtre, les conférences, les ventes de charité, les bridges et tout le reste.

— Et ton oncle Julien ?

— Oh ! mon oncle, c'est différent. Lui et moi, nous sommes tout à fait pareils.

Les deux demoiselles, en apprenant que leur nièce est « tout à fait pareille » à un vieux bonhomme de professeur barbu, ont un moment de douce gaieté.

— Nous avons les mêmes goûts, continue Vivette, ma tante Louise dit souvent que nous sommes aussi enfants l'un que l'autre.

— Il y a longtemps que nous n'avons vu Louise, dit M^{lle} Astérie.

— Vous la verrez dans un mois, s'écrie Vivette. Elle va passer une partie de l'été chez ses amis Martineau, qui ont loué une villa à Kérity-Paimpol. A cette occasion, elle vous rendra visite.

— Quels sont ces amis ?

— Le D^r Martineau est ami de mon oncle Le Bihan; sa femme et sa fille sont charmantes. Elles m'ont invitée aussi à aller chez elles cet été... Vous permettrez?... dit Vivette en levant ses yeux tendres sur les deux visages ridés.

M^{lle} Delphine regarde sa sœur, M^{lle} Astérie regarde M^{lle} Delphine ; puis toutes deux disent un « oui » affectueux, accueilli avec enthousiasme. Elles savent bien que les temps sont changés, que Vivette eût parfaitement pu accepter l'invitation de M^me Martineau sans leur

en demander la permission, et elles sont touchées de sa déférence. Car Vivette, si elle est moderne dans sa toilette, n'en conserve pas moins, ainsi qu'un certain nombre de ses contemporaines, toute la grâce des jeunes filles d'autrefois et leurs égards envers « les parents ».

Les parents, pour Vivette, ce sont ces deux vieilles demoiselles qu'elle nomme ses tantes et qui, en réalité, sont ses grand'tantes. Elle a été élevée par elles, comme l'avait été sa mère, morte quand Vivette avait trois ans. Cette ravissante jeune femme avait laissé aux siens un souvenir ineffaçable.

Son mari, officier de marine, ne trouvant que dans ses lointains voyages un apaisement à sa douleur, avait repris la mer. Vivette ne le voyait pas souvent et le connaissait assez peu. Toute son affection s'était portée sur les deux vieilles tantes qui l'adoraient.

Tante Astérie était l'aînée, mais la plus ingambe. Tante Delphine, souvent confinée au logis par ses rhumatismes, passait des journées dans son fauteuil, lisant ou travaillant pour ses pauvres, et toujours ayant en son giron quelque chat douillet et choyé. De là lui venait ce nom de « tante Minet » dont Vivette, tout enfant, l'avait gratifiée.

M^{lle} Delphine n'était pas seule à gâter Minet ; les trois femmes aimaient les jolis félins qui, chez elles, se succédaient — car, hélas ! la longévité des chats est chose relative, de quelques

soins qu'ils soient entourés. — La robuste servante, Soizek (1), ne leur cédait en rien sur ce point.

Ce matin-là, quand Soizek revint du marché, elle annonça tranquillement à ses maîtresses :

— Mesdemoiselles, le poisson était trop cher aujourd'hui, je n'en ai pris que pour le chat.

— Très bien, Soizek, approuva M^{lle} Delphine en passant sa main frêle sur le dos de Minet, et Minet, dans un ronron satisfait, approuva aussi.

Geneviève est descendue au jardin. Elle suit les allées bordées de buis dont les petites feuilles vernissées luisent au soleil. Il y a beaucoup de fleurs dans le vieux jardin ; Vivette les aime toutes, mais plus que toutes elle aime les roses. Elle se grise de leur parfum, elle les approche de ses lèvres, elle les admire durant de longs instants, mais elle n'aime pas les cueillir : leur vie est si brève ! et elles sont si fraîches, si divinement jolies !...

Mais voici qu'un autre parfum caresse les narines de Vivette : les fraises sont mûres ! Elle se baisse, explore la verte retraite des fruits délicieux, et comme elle est un tout petit peu gourmande, elle passe quelques moments à savourer les fraises...

M^{lle} Astérie, debout à une fenêtre donnant sur

(1) Françoise, en breton.

le jardin, s'amuse à la suivre des yeux, si fraîche elle-même au milieu des fleurs et des fruits du mois de mai.

— Printemps! printemps! murmure-t-elle émue. Doux printemps qui embaumes notre hiver, que Dieu te garde! Qu'il donne une belle journée de soleil à notre bouton de rose!...

A quelques jours de là, Vivette se trouve dans une boutique où elle se fait montrer de ces charmantes dentelles bretonnes où des fleurs légères sont tracées à l'aiguille sur un fin réseau de tulle. Elle choisit deux cols, trois mouchoirs, et se dispose à les emporter — quand la porte du magasin s'ouvre. Elle tourne la tête... C'est Lucienne Marchal qui entre.

Exclamations, poignées de main, puis Lucienne à son tour fait son choix. Après quoi elles sortent ensemble.

— M^{me} Marchal ne vous a pas accompagnée? dit Vivette.

— Oh! si. Elle est entrée à l'église, sans doute prie-t-elle le bon Dieu pour que je ne fasse pas trop de bêtises à la mer!

— Elle y sera aussi.

— Alors, vous croyez que je serai tout le temps accrochée à ses jupes? Les parents, c'est très gentil, mais, du matin au soir, ce qu'on les sèmera!... Ah! voilà maman qui a fini ses dévotions.

Elle court vers sa mère, tenant par la main Geneviève souriante.

— Mademoiselle Le Bihan ! quelle bonne rencontre ! Justement nous avions l'intention d'aller vous voir.

Toutes trois suivent les rues aux pavés inégaux, et Vivette, cicerone enthousiaste, fait admirer aux voyageuses les pittoresques aspects de sa chère ville natale, noble et gracieuse en son cadre verdoyant, avec ses belles demeures anciennes et ses rivières dont les noms sont des musiques : l'Isole, l'Ellé, la Laïta... Et finalement elle les introduit dans le vieil hôtel de la rue du Château.

M^{lles} Le Bihan accueillent avec leur affabilité habituelle les deux étrangères. Elles font servir le thé au jardin, sous un berceau de rosier-grimpants qui les enveloppe d'une féerie de couleurs et de parfums.

— Goûter au jardin, c'est un délice, dit M^{me} Marchal ; le seul inconvénient, ce sont les bestioles qui peuvent tomber dans les assiettes, et je vois que vous avez paré à ce danger.

En effet, un velum de toile a été tendu sous le dôme fleuri, par les soins de M^{lle} Astérie qui n'aime pas non plus à recevoir des bestioles sur sa table.

— Je vois, dit M^{lle} Delphine, que notre sœur aura de fort aimables compagnes pendant son séjour à la mer ; j'en suis bien aise pour elle, qui mène une existence plutôt monotone auprès de nous.

— Tante Minet, ne dites pas cela ! proteste

Vivette, je suis très heureuse entre vous deux !... Oh ! pardon !... je vous ai encore appelée « tante Minet »... le petit nom que je vous donnais jadis.

— Et qui s'explique très naturellement, conclut M^{me} Marchal en caressant le joli chat qui s'étire sur les genoux de sa maîtresse avec un regard en coulisse vers le pot de crème. Moi aussi, j'aime les chats. On les traite de traîtres, d'ingrats !... Qu'ils se défendent à coups de griffes quand on les ennuie, cela se comprend ! Mais s'ils ont toujours trouvé de la bonté chez les humains, ils sont confiants ; et souvent j'ai vu passer au fond de leurs yeux mystérieux une lueur de véritable affection.

— Bon ! s'écrie Lucienne, voilà maman qui remonte sur son dada ! Elle veut voir de l'affection jusque dans le cœur des bêtes, alors que les hommes entre eux s'aiment si peu !

— Oh ! Lucienne !

— Eh bien ! quoi ? je scandalise tout le monde ? Vous savez bien que l'un des plus grands plaisirs de l'amitié consiste à casser du sucre sur la tête des amis absents !... Allons, Vivette, ne me regardez pas comme si je tombais de Sirius sur notre globe imparfait ! Vous croyez à l'amitié, vous ?

— Oui, certes ! dit Vivette.

— Et à l'amour, et à toutes les balançoires ?... Oh ! là ! là !

M^{me} Marchal, pour habituée qu'elle soit à

entendre sa fille émettre des « idées modernes », n'en éprouve pas moins un certain malaise devant les regards étonnés des vieilles dames et de Vivette.

Celle-ci s'écrie en riant :

— La vie sans « les balançoires », comme vous dites, ne vaudrait pas la peine d'être vécue !

— Petite fleur bleue !... riposte Lucienne. A propos de fleurs, voudrez-vous me cueillir quelques roses ?

— Avec plaisir, dit Vivette qui n'est pas fâchée de l'emmener, le goûter fini, un peu plus loin de ses tantes dont elle devine l'agacement.

Et quand les visiteuses ont pris congé, Soizek les suit des yeux en grommelant :

— Si c'est pas péché de donner des roses à ce garçon manqué !... Moi, c'est une bonne pipe que j'y offrirais à un moussaillon comme ça !

Si les tantes de Vivette ne s'expriment pas de façon aussi pittoresque, leur opinion sur M^{lle} Marchal ressemble assez, quant au fond, à celle de Soizek.

— Est-ce que toutes les jeunes filles parisiennes ont ces allures-là ? demande M^{lle} Astérie après un silence.

— Oh ! non, dit Vivette. Heureusement ! Lucienne est une bonne camarade, je n'en ferai jamais une véritable amie. Ce n'est pas comme Hélène.

— M^ue Martineau a un frère, je crois, reprend

M^ue Delphine. Comment est-il?

— Jean-Louis?... Très gentil ! Je l'aime bien, dit Vivette, sincère.

Les deux demoiselles sourient.

— Eh ! eh ! serait-il, par hasard, notre futur gendre ?

Vivette proteste vivement :

— Jean-Louis est un frère, un excellent ami.

J'aurai grand plaisir à les revoir à Kérity, Hélène et lui. Mais n'allez pas imaginer des romans, mes petites tantes !

Ce que Vivette n'ajoute point, c'est qu'une autre image se profile pour elle sur ce décor de Kérity-Paimpol. Pourquoi revoit-elle son visage assombri par une peine secrète, qu'il s'efforçait de cacher, mais qu'elle devinait toujours présente à sa pensée ?

Vivette se sent attirée par cette énigme, obsédée par cette souffrance qu'elle voudrait connaître, que peut-être elle saurait consoler...

VII

KER AVEL

La villa *Ker Avel*, en Kéridy-Paimpol, s'emplit d'une animation joyeuse.

Le professeur et M^{me} Le Bihan s'installent dans la jolie chambre qui leur a été réservée au premier étage. À côté d'eux est M^{me} Marchal, un peu plus loin M^{me} Guibourg, car le premier, d'après l'irrévérencieuse Lucienne, c'est « le Musée des Antiques ».

La jeunesse a pris possession de l'étage supérieur, où voisinent Hélène Martineau, Lucienne et Vivette.

Au-dessus, dans une tourelle couverte de vigne-vierge, habite Jean-Louis Martineau, qui s'est arrangé là un amusant studio. Comme meubles : une table, un divan, quelques coussins baroques, ainsi qu'il sied à un jeune homme moderne. Aux murs, des photos : groupes d'étudiants, car Jean-Louis étudie la médecine, et figurines en terre à modeler, — la sculpture est son « violon d'Ingres ». Il eût, au début, vo-

lontiers abandonné la Faculté pour les Beaux-Arts, mais le Dr Martineau n'admettait pas une telle défection. Les Martineau sont médecins de père en fils, Jean-Louis doit continuer la dynastie. Il en prend d'ailleurs assez allégrement son parti, comprenant lui-même que le fils d'un praticien célèbre a toutes chances de réussir en suivant de son mieux l'exemple paternel.

Il se contente de modeler de fantaisistes personnages dont il orne l'étagère qui surmonte son divan et les socles qui garnissent la muraille.

Peut-être un de ces jours fera-t-il une statuette de Bretonne, si le hasard le met en présence de quelque jolie Paimpolaise? Il y songe tout en fumant une cigarette à sa fenêtre. Pendant qu'il rêve ainsi, sa sœur frappe à la porte.

— Nous allons faire un tour « en Kérity ». Viens-tu?

Vite, il rejoint les trois jeunes filles. Par les chemins bordés de coquettes villas et de maisons modestes, le groupe rieur gagne l'étang de Beauport dont la coupe limpide s'arrondit dans un cirque de verdure, puis gravit la colline par un sentier plein de cailloux et s'arrête au sommet, à l'orée des bois.

— Que la mer est belle aujourd'hui ! s'écrie Vivette émerveillée. Regardez-la miroiter entre les arbres ! Ah ! que je voudrais être peintre pour reproduire ce divin paysage !

Elle s'interrompt... Un peintre est assis là,

au tournant du sentier. Il lève les yeux. Exclamations de surprise :

— C'est vous, monsieur Brévalliers !... Non, ne bougez pas, tout l'équilibre de votre chevet en serait compromis

On échange des poignées de main cordiales

— Êtes-vous depuis longtemps à Kérity ?

— Quinze jours environ.

— Et vous n'êtes pas encore venu sonner à notre porte ! Ce n'est pas gentil.

Il désigne sa toile.

— Voilà mon excuse et mon occupation !

— Que c'est beau ! murmure Vivette. Vos murales du Salon étaient sombres et tourmentées à donner le frisson, et là, c'est la mer toute bleue et radieuse.

— Si radieuse et si bleue que bien des gens se refuseront à la reconnaître, dit le peintre, et pourtant, vous le voyez, c'est bien elle.

— Nous serons vos témoins ! dit gaiement Hélène qui lève la main d'un air solennel.

— Le serment des trois Suisses ! s'écrient ses amies en imitant son geste.

— Eh ! dites donc, nous sommes quatre, je vous le jure ! proteste Jean-Louis.

— Evidemment ! Les Trois Mousquetaires aussi étaient quatre, dit Lucienne.

Puis Hélène reprend :

— C'est très joli d'avoir rencontré le « peintre peignant », mais, à présent, il ne vous sera plus permis de vous cacher ! Quand viendrez-vous à

Ker Avel?... Bon ! vous hésitez ! Vous cherchez à vous dérober.

— Venez ce soir, dit Jean-Louis, on est si bien au jardin.

Et Paul Brévalliers promet sa visite. On cause encore un instant, puis les promeneurs s'éloignent. Un chemin creux les conduit à une clairière où, devant une ferme, des enfants s'amusent. L'un d'eux souffle dans une trompette dont le son nasillard divertit Vivette. Elle s'approche du gamin.

— D'où as-tu cette belle trompette?

— Je l'ai achetée dimanche à la fête, dit le petit, très fier de son succès.

— Ah ! si nous pouvions en trouver de pareilles ! s'écrie Lucienne, avec cinq ou six instruments de ce genre-là, nous organiserions un concert futuriste dont vous me diriez des nouvelles ! Georges Clergeon est de première force sur la scie.

— Moi, dit Vivette, je sais faire chanter à des verres une gamme cristalline tout à fait jolie.

Ce soir-là, le jardin de la villa *Ker Avel* retentit d'une étrange musique. M. Clergeon s'es-
crimait sur une grande scie, Lucienne jouait de la trompette, Geneviève essayait la sonorité des verres, quand un coup de sonnette amena un instant de silence.

— C'est M. Brévalliers, dit Hélène.

Mais, quand la porte s'ouvrit, ce fut une

jeune fille qui entra. Interdite d'abord en apercevant Hélène qui lui était inconnue, elle expliqua :

— Je croyais arriver chez Lucienne Marchal ! il n'y a qu'elle, pensais-je, pour organiser un pareil chahut ! Pardon, Mademoiselle, je me suis trompée.

— Pas du tout ! me voici ! s'écria Lucienne qui accourait. C'est vous, Simone ? Mesdames, Mesdemoiselles, je vous présente Simone Vincent, une amie qui me connaît bien, vous en avez la preuve !... Elle a deviné ma présence rien qu'en entendant ces flots d'harmonie ! Simone, vous êtes un ange ! De quel instrument jouez-vous ?

— Du piano, dit l'autre ingénument. Lucienne s'esclaffait.

— Du piano !... *Les Cloches du Monastère* ou *La Pluie de Perles*, par hasard ? Attendez un peu, je vais vous trouver quelque chose. Otez votre chapeau, vous êtes des nôtres. Au travail !... Il y a des casseroles de cuivre à la cuisine, ce sera superbe !

Encore un coup de sonnette : Prosper Labrosse et sa femme viennent passer quelques jours à Kérity. Ils sont descendus à l'*Hôtel des Flots*. Tout le monde, à *Ker Avel*, leur fait grand accueil.

— Je ne connaissais pas ce côté de la Bretagne, dit M. Labrosse. Il est vraiment très beau. Ces lointains, cette mer chatoyante, ces

bois pleins de bouleaux et de pins maritimes me ravissent. Je crois que je vais devenir paysagiste ici !

— Ne fais pas cela, Prosper ! s'écrie sa femme alarmée, tu es le peintre des célébrités, ne change pas ta manière !

Au nom de la conscience de l'art, M^{me} Guibourg croit intervenir.

— Madame, si le Maître se sent attiré par la beauté, la sincérité de la nature, n'entravez pas son élan ! Il faut toujours écouter la voix de la vérité.

— Comme vous avez raison, Madame, dit Lucienne avec componction. Et combien vous nous approuverez, nous qui avons découvert que les instruments les plus simples peuvent faire une musique... sublime !

— Vous n'avez rien découvert du tout, dit le D^r Martineau avec bonhomie. Ce n'est pas d'hier que l'on tape avec des pincettes sur des casseroles, au nom de l'art moderne !

— Nous organisons un concert futuriste, explique Hélène aux visiteurs.

— Bravo ! Nous viendrons vous applaudir, promet M^{me} Labrosse.

Après le départ du peintre et de sa femme, la répétition recommence : une tempête de sons se déchaîne jusqu'à ce que M^{mo} Martineau obtienne des « artistes » qu'ils consentent à regagner leurs chambres respectives pour trouver un repos bien mérité.

VIII

PÈLERINAGE

Paul Brévalliers, après une promenade solitaire dans les rues de Paimpol, sortit de la ville et se dirigea vers la campagne. Il passa entre les jardins fleuris de lauriers-roses et d'hortensias, puis gagna les grèves désertes.

— Ciel triste, mer triste... Pensées plus tristes encore, murmura-t-il. Mais je veux revoir cette maison. Revivre, ne fût-ce qu'un instant, ce qui a été...

Des promeneurs arrivaient en sens inverse. Il reconnut des personnes habitant son hôtel, et quittant le chemin, se rapprocha de la mer pour les éviter. Longuement il resta là, songeur, assis sur une roche, les yeux suivant les mouvements des vagues.

Enfin il reprit sa route, traversa le pittoresque village de Loguivy.

— Tiens ! c'est monsieur Paul !

Il se retourna, serra la main du vieux loup de mer qui l'avait reconnu au passage.

— Bonjour, père Corentin ! vous avez bonne mémoire.

— Dame ! nous avons assez bourlingué ensemble l'été dernier. Vous aimiez bien aller à la pêche avec nous autres.

— Et comment ça va-t-il chez vous ? La santé ? la pêche ?... Y a-t-il beaucoup de poisson ?

Le marin sourit.

— Bah ! ça va couçi, couça. Heureusement les enfants poussent comme des champignons. La santé, c'est le principal.

— Certes oui, c'est le principal... Vous leur achèterez des bonbons de ma part, conclut Paul en lui glissant un billet dans la paume.

Il continua sa promenade à travers la lande.

— La santé, c'est le principal, répéta-t-il presque inconsciemment, tandis qu'il atteignait les premières maisons de Ploubazlanec.

Il s'arrêta devant une belle demeure qu'un jardin séparait de la route.

— Là aussi, il y avait santé, joie, espoir...

Un écriteau se balançait sur la façade :

Pour visiter, s'adresser à côté.

Il hésita. Une femme sortit d'une maison voisine.

— Vous voulez voir la villa ? Je vais vous conduire.

Elle ouvrit la porte, le fit entrer dans le jardin, puis dans la maison.

— Voilà le salon... la salle à manger... La vue est belle sur la mer.

Il l'arrêta du geste.

— Oui, oui... Je connais...

La femme le considéra, étonnée.

— Vous êtes déjà venu ?

— L'an dernier, oui..., dit-il d'une voix assourdie, comme on parle là où la mort a passé.

— Ah !... C'est que, moi, je ne suis pas d'ici. Je remplace la personne qui fait visiter.

Doucement, devinant une peine qui se complaisait dans l'ambiance de la maison déserte, elle descendit au jardin et le laissa seul.

Il regardait autour de lui.

— Tout est pareil... Le salon où nous faisions de la musique,... la vérandah : voilà encore son fauteuil de toile... Cette salle à manger... que de gais repas à cette table !... Là-haut, les chambres. Sa chambre, que j'ai vue quand on l'y a portée, après... Ah ! non, revoir tout cela, c'est trop dur, je ne peux plus.

Il se leva du divan où il s'était laissé tomber, rejoignit au jardin la gardienne qu'il remercia de son obligeance. Puis il reprit le chemin de Paimpol.

— Ploubazlanec, c'est le passé, le cher passé. Le pèlerinage a été douloureux. Maintenant, il faut rentrer dans le présent... Vivre dans le présent, le présent désolé, qui n'est plus qu'un fantôme...

IX

LA MAISON DE NACRE

Quelques jours après l'arrivée à *Ker Avel*, Vivette fut « mobilisée », comme disait Lucienne, par sa tante qui avait des courses à faire à Paimpol et désirait emmener son mari et sa nièce.

Paimpol !... Il semble à Vivette, pendant qu'elle longe les quais, les places, les vieilles rues de la vieille cité, qu'elle connaît tout cela, parce qu'elle a lu, avec quelle émotion ! ce chef-d'œuvre : *Pêcheur d'Islande*.

D'ailleurs, à toutes les librairies, le livre est exposé en bonne place : Yann et Gaud sont ici chez eux. Ils incarnent à jamais les marins de la côte bretonne, et celles qui, fiancées, épouses, et veuves, hélas ! attendent celui qui ne doit point revenir.

M. Le Bihan a choisi pour Geneviève des albums et quelques souvenirs dans les boutiques de la place. Il a conduit sa femme et sa nièce à la tour de Kerroc'h, d'allure si fière, sur la col-

line qui domine le port. Puis tous trois rentrent à Kérity, à pied, car la route, qui longe de près la mer, est charmante.

Arrivés à *Ker Avel*, le professeur et sa femme s'installent au jardin, mais Vivette s'en va se promener dans la campagne. Elle n'ira pas à l'endroit où, hier, Paul Brévalliers avait planté son chevalet. Il y a d'autres sentiers, plus loin, à gauche de la ferme : Geneviève se dirige de ce côté-là pour éviter le peintre à qui elle ne peut s'empêcher de penser. Elle a été heureuse de le revoir hier, et un peu déçue, le soir, lorsqu'il n'a point paru à *Ker Avel*.

Le chemin est déjà tout rose de bruyères qui poussent en touffes sur ses bords. Il monte au milieu des bois, et Vivette arrive ainsi au sommet de la colline. Elle respire avec délices les parfums sylvestres. Elle est seule... Mais non ! Au détour du sentier, elle s'aperçoit qu'un promeneur la précède. Il marche lentement, comme accablé. Tout à coup, il s'arrête, s'assied sur un tronc d'arbre qui est couché sur la lisière du chemin.

Geneviève s'arrête aussi... Elle a reconnu Paul Brévalliers.

Le jeune homme a entendu le pas léger qui fait crisser les cailloux ; il se lève :

— Mademoiselle Le Bihan ! Quelle bonne surprise !...

— Ne dites pas cela, sourit Geneviève en lui serrant la main. La surprise est plutôt mau-

vaïse : vous pensiez être seul avec vos rêves...

Il répète amèrement :

— Mes rêves !...

Et son visage révèle une si visible détresse que Vivette, prise de compassion, le force à se rasseoir et s'assied auprès de lui.

— Pardon, dit-elle à mi-voix, je vous ai fait du chagrin...

Grâce à une tension de sa volonté, le peintre réussit à se dominer. Il reprend d'une voix plus calme :

— J'ai dû vous sembler fort impoli en n'allant pas à *Ker Avel* ainsi que j'y étais convié. Il y a quinze jours que j'ai vu, de loin, l'arrivée de la famille Martineau. Hier encore, M^{lle} Hélène m'a invité à passer la soirée... Je n'ai pu me décider à sortir de ma solitude.

— Vous avez été bien inspiré : nous faisons tant de bruit !

— Vous êtes si jeunes...

Son air indulgent amuse Geneviève malgré elle.

— Dirait-on pas que vous êtes vieux !

— On peut rester jeune longtemps, et on peut vieillir en quelques jours. La « neige des ans », c'est normal ! ce qui ne l'est pas, c'est la « neige d'avril », qui détruit en une nuit tout l'espoir du printemps.

Vivette ne sait que répondre. Elle regarde au hasard le paysage, et soudain elle s'écrie, désignant la colline voisine :

— Oh ! qu'est cela ? Cette maison tout irisée, la voyez-vous ?

Paul tressaille.

— Oui, je la connais.

— Elle semble de nacre !

— Elle est de nacre, en effet ; ses murs ont été revêtus de coquilles d'ormeaux incrustées dans du ciment.

— C'est ravissant !... Une demeure de fées... Comme on doit être heureux, dans cette maison !

La crispation douloureuse a reparu sur le visage du peintre.

Il murmure :

— Elle n'abrite que douleur et désespoir.

Geneviève, interdite, se tait. Elle voudrait trouver quelque chose à dire, et elle craint de blesser celui qui souffre... Le jeune homme a-t-il deviné la sympathie qui palpite près de lui et qui n'ose s'exprimer ?

— Mademoiselle Vivette, dit-il doucement, je ne vous ai pas rencontrée souvent, nous n'avons jamais échangé nos idées, et pourtant il me semble que nous nous comprendrions très bien. Je n'ai pas eu de sœur ni de frère.

— Moi non plus, dit Vivette.

— Voulez-vous me donner cette illusion de croire que cette sœur qui a manqué à mon enfance, à ma jeunesse, je l'ai trouvée en vous ?

Elle lui sourit de son beau sourire, tandis que, tout de même, son cœur se serrait un peu.

— Un drame a dévasté ma vie... Me permet-

trez-vous de vous le raconter? Je vous devine si loyale et si bonne, et je sens, hélas! que je commence à vous aimer, moi qui n'ai plus le droit d'aimer... Alors, c'est à vous que je demande du secours.

— Parlez, mon ami, comme si j'étais votre sœur.

— J'avais une fiancée, belle et charmante, qui m'a sauvé la vie. Blessé dans un accident d'aviation, j'étais sur le point de mourir d'une hémorragie. Elle a offert son sang, et j'ai vécu. Quelques semaines plus tard, je pilotais un avion en vue des côtes bretonnes. Madeleine me suivait des yeux, inquiète sans vouloir l'avouer. Moi, pris de ce coupable amour du danger qui nous entraîne parfois à d'inutiles prouesses, je fais exécuter des acrobaties à mon avion. Tout à coup, un craquement sinistre, un jet de flamme... je me précipite dans la mer. Par miracle, je ne suis ni calciné, ni noyé.

— Mais... elle? demande Vivette haletante.

Paul, dans un sanglot :

— Elle... Quand je l'ai revue, elle ne m'a point reconnu. Sa raison avait sombré pendant l'affreux accident. Et maintenant, seule avec sa mère dans la maison de nacre, elle vit dans un rêve, ou plutôt dans un cauchemar.

N'écoutant que son cœur compatissant, Geneviève lui tend les mains :

— Mon ami, je vous remercie de m'avoir confié votre secret. Qui sait? Madeleine guérira

peut-être... Pourquoi est-elle toujours seule? Un peu de distraction pourrait lui faire du bien.

— Je l'ai pensé quelquefois, dit-il. Madeleine ne voit jamais que sa mère, presque aussi malade qu'elle-même!

Vivette réfléchit un instant.

— Paul, écoutez-moi. Votre secret, nous serons deux à le porter. Voulez-vous que j'essaie de guérir votre fiancée, en allant la voir, en causant avec elle?

— Vous feriez cela! s'écrie Paul, éperdu. Vous n'auriez pas peur d'elle?

— Mais non, dit Geneviève en souriant. Essayons, voulez-vous?

Ils se lèvent de leur banc rustique pour regagner Kérity, et leurs regards se posent sur la maison de nacre qui luit, irisée et mystérieuse, sous les rayons du soleil couchant.

Longtemps, ce soir-là, Geneviève resta pensive à sa fenêtre. La calme nuit d'été enveloppait toutes choses. La mer bruissait à peine. La campagne dormait dans la clarté lunaire.

Et la jeune fille songeait. Quel changement dans sa vie, en l'espace de quelques heures!... Elle avait maintenant une tâche à remplir, que rien ne lui faisait prévoir ce matin encore. Elle s'y était offerte dans un élan de pitié, elle l'accomplirait de son mieux.

Personne autour d'elle ne s'en douterait : c'était un secret entre Vivette et Paul Brévalliers.

X

TRAVAUX D'APPROCHE

Vivette n'était pas de ces touristes dédaigneux et distants pour lesquels les gens qui peuplent les campagnes sont des êtres inférieurs, destinés seulement à procurer aux « estivants » le logis et les vivres nécessaires.

Tout l'intéressait : les vieilles tricotant devant leur porte, les enfants se poursuivant dans les rues, les pêcheurs qui revenaient vers leur maison. Elle aimait à leur dire quelque parole amicale, à distribuer des bonbons aux marmots.

Ce jour-là, Vivette s'arrêta devant une villa dont le nom : *Les Ormeaux*, s'inscrivait en coquillages sur le côté du mur.

Une vieille femme passait. Vivette lui dit, désignant la villa :

— On appelle cette maison *les Ormeaux* à cause de ces quelques coquillages ?

— Dame oui, Mademoiselle.

— J'en ai vu une dans les bois, qui est bien

plus jolie, et toute couverte d'ormeaux, continua Vivette.

La bonne femme hocha la tête :

— La Maison de Nacre, oui... Mais ça, c'est pas une maison comme les autres.

— Pourquoi? demanda Geneviève.

La vieille baissa la voix :

— On dit qu'elle est hantée...

— Oh ! vous croyez cela !...

— Mademoiselle, c'est pas une maison comme une autre, pour sûr, insiste la paysanne. J'aurais aussi peur de passer devant quand il fait nuit que de rencontrer « la lièvre blanc ».

Geneviève marchait avec la vieille femme dans le chemin, bien décidée à se documenter sur la question qui l'intéressait. Elle reprit :

— Qui est-ce qui l'habite?

— Une vieille dame ; M^{me} de Lyron, qu'elle s'appelle. On ne la voit pas, elle ne sort jamais. Ses domestiques ne sont point d'ici. C'est des drôles de gens. Ils ne parlent à personne ; ils vont faire leur marché à Paimpol, et c'est tout. Mais, quelquefois, la nuit, on entend des gémissements à faire dresser les cheveux sur la tête. Ah ! oui, c'est pas naturel, tout ça.

Pendant ce temps, Paul Brévalliers suivait les sentiers des bois, gagnait la vallée et s'engageait sur le chemin montant qui conduisait à la Maison de Nacre

Il la regarda longuement. Elle luisait au so-

leil, si calme en apparence... Il soupira et fit retentir le timbre de la grille.

Un jardinier vint ouvrir. Il était âgé, de mine renfrognée.

— Comment vont ces dames? demanda le jeune homme.

— Toujours la même chose, dit-il. Madame est au jardin.

— Et Mademoiselle?

— Mademoiselle n'a pas voulu descendre. Elle dit qu'il y a trop de monde au jardin et que tous ces étrangers la fatiguent.

Là-dessus il eut un imperceptible haussement d'épaules et regagna son travail, tandis que Paul saluait une femme à cheveux blancs qui s'avavançait vers lui.

— Vous voilà, fidèle ami, dit-elle en lui tendant la main.

Ils firent quelques pas en silence dans le jardin désert, et Paul s'informa de la mère et de la fille, tout en se demandant comment M^{mo} de Lyron allait accueillir la proposition qu'il venait lui faire.

Il la regardait avec un serrement de cœur. « Une vieille dame », ainsi qu'avait dit, à Vivette, la paysanne... Et Paul se rappelait une femme, belle en sa maturité, souriante et joyeuse, qui, l'an dernier, le considérait comme son fils et se réjouissait du prochain mariage de « ses enfants ». Elle habitait, plus près de

la mer, entre Painpol et Ploubazlanec, une autre villa, qu'une fraîche voix de jeune fille remplissait de chansons et de rires...

— Je pense parfois, commença-t-il, que cette perpétuelle solitude n'est pas bonne pour Madeleine.

La mère esquissa un geste de découragement.

— Le médecin a tellement recommandé l'isolement, dit-elle.

— Isolement qu'elle peuple de personnages imaginaires... Je me demande si la présence d'êtres réels ne vaudrait pas mieux.

M^{me} de Lyron s'assit sur un banc rustique et Paul prit place à côté d'elle.

— Voyez-vous, chère Madame, nous devrions tenter une diversion. Puisque la solitude ne réussit pas, essayons d'amener à Madeleine quelque visiteuse de son âge qui la distraira.

— Eh ! qui donc oserait venir ici, dans la maison hantée, pour distraire une démente ! personne, mon pauvre ami, n'aura ce courage, murmura la mère douloureuse.

— J'en connais une, dit Paul gravement, qui viendra volontiers si vous le lui permettez.

M^{me} de Lyron tressaillit.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Quelle est cette jeune fille ? Vous n'avez pas de sœur.

— De sœur par le sang, non, je n'en ai pas. Mais M^{lle} Le Bihan est une amie toute fraternelle, à qui j'ai parlé de Madeleine... Pourquoi lui en ai-je parlé ? Jamais je ne l'avais fait.

J'avais gardé mon secret, toujours. Mais elle est si bonne, si tendre, si compréhensive...

La mère le regardait en silence, et il entendit ce qu'elle ne disait point.

— Non ! non ! ne croyez rien de semblable, s'écria-t-il. Je ne l'aime pas, et elle ne m'aime pas.

M^{me} de Lyron posa sur le bras du jeune homme une main tremblante.

— Mon enfant, ne croyez pas que je vous en voudrais... Vous ne pouvez pas sacrifier votre jeunesse à une fiancée qui n'est plus de ce monde.

Elle s'arrêta... Les larmes l'étouffaient. Paul reprit avec force :

— Si quelqu'un s'est sacrifié, c'est Madeleine. D'abord elle m'a sauvé la vie, et ensuite elle a été victime de son amour pour moi. Elle est toujours ma fiancée, que je n'ai nullement perdu l'espoir de guérir. Laissez-moi essayer, voulez-vous ?

Le soir venu, Paul se dirige vers *Ker Avel* avant de regagner son hôtel. Il reconnaît la voix claironnante de Lucienne Marchal.

— Vous savez, Georges, après dîner nous répétons l'ensemble du concert futuriste. Soyez exact !

— Je joue toujours de la scie ?

— Bien sûr ! La scie, c'est fait pour vous !

Nos petites trompettes du bazar sont des merveilles, nous en tirons des sons ravissants, à faire hurler tous les chiens du voisinage.

M^{me} Guibourg, qui les a rejoints, serre la main de son protégé.

— Georges, allez donc prendre, à la pharmacie, un paquet d'ouate pour moi, voulez-vous?

— J'y cours, chère Madame. Le faut-il grand?

— Moyen! cela suffira : c'est pour mettre dans mes oreilles pendant votre répétition *musicale*!

Où est Geneviève? Paul la cherche des yeux... Il croit la voir sortir de la maison. Mais non : c'est Hélène. Elle l'a aperçu.

— M. Brévalliers!

Impossible de se dérober. Il entre. Échange de banalités polies. Puis Hélène :

— Je ne vous demande pas de venir ce soir. Nous répétons le concert futuriste.

Paul réprime un « ah! » de soulagement.

— ... Mais, demain, nous comptons sur vous. Demain, c'est le grand jour, ou plutôt, le grand soir.

— Oui, pense le jeune homme. Le grand soir pour nos oreilles!

— Tout sera au point. Vous ne pouvez pas manquer ça, vous qui êtes artiste!

Elle le regarde avec malice. Paul n'ose pas s'enquérir de M^{lle} Le Bihan et s'en va, remettant au lendemain la chance d'une entrevue, si courte soit-elle, qui lui permette de rendre

compte à Vivette de sa visite à la Maison de Nacre.

Le D^r Martineau, surmené à Paris par sa clientèle de plus en plus nombreuse, entend, lorsqu'il est à Kéridy, jouir de ses quelques semaines de repos comme un écolier en vacances.

Hélène, Jean-Louis et leurs amis ont en lui le plus joyeux boute-en-train. N'a-t-il pas été jusqu'à réclamer un rôle actif dans le fameux concert?

— Dis donc, Le Bihan, te rappelles-tu comment, jadis, au Quartier Latin, j'imitais bien le chien qui hurle à la lune?

M. Le Bihan rit de bon cœur.

— Et moi, quand je miaulais, était-ce réussi?

— A mourir de rire! Surtout dans notre fameux duo : *Médor embêté par Beauminou!*

— Le savez-vous encore? s'écrie Hélène, les yeux brillants.

— Ma foi, on pourrait essayer.

On essaie tout de suite. Et le duo est tellement « nature » que, du fond des jardins voisins, d'authentiques Médor se mettent de la partie.

— Ce sera le clou de la soirée! opine Lucienne.

— Tout ce que nous vous demandons, dit M. Le Bihan, c'est de rester invisibles, autrement que deviendrait le peu d'autorité qui nous reste sur nos élèves!

Cette fois, la correcte M^{me} Le Bihan a beau faire, son mari tient bon, entraîné dans la désobéissance par son ami Martineau et par le souvenir de leurs joyeux vingt ans.

Il faut souvent bien peu de chose pour amuser de grands enfants.

Les préparatifs de la fête occupèrent toute la journée.

Le soir venu, les invités reçurent en arrivant un mirifique programme illustré par Jean-Louis. Ils prirent place devant un rideau bleu nuit constellé de lunes et d'étoiles en papier d'argent.

— Que la fête commence ! clama Jean-Louis.

Puis il disparut derrière le rideau et se mit à plaquer, sur « l'extrême-gauche » du piano, des accords pesants et cadencés, tout en poussant des gémissements à fendre l'âme.

Vagissements d'un mammoth nouveau-né, disait le programme. Puis ce fut la *Symphonie printanière* où la scie de M. Clergeon accompagnait deux mirlitons et quatre trompettes, tandis que Simone Vincent martelait des casseroles.

Cette cacophonie amusait évidemment plus les « artistes » que leurs auditeurs, car ceux-ci jetaient des regards éperdus vers la porte. Enfin, le silence étant fait, se mirent à applaudir la cessation du bruit qui leur déchirait les oreilles. *Le Chant de la Brise dans les Peupliers*, annonça Jean-Louis. Et, cette fois, ce

Tout si léger, si aérien, si frais, qu'une surprise joyeuse accueillit la mélodie improvisée par Vivette sur les verres de M^{me} Martineau.

Médor embêlé par Beauminou ! Nocturne !

Aussitôt de lamentables hurlements et des miaulements agressifs se donnèrent la réplique avec tant de naturel que les assistants furent saisis d'un fou rire. Médor et Beauminou, à l'envers du rideau semé d'étoiles, échangeaient, en langue canine et féline, les pires injures, dans un crescendo qui était le comble de l'art.

La fête s'achevait sur un triomphe !

Quand, le concert fini, on se dirige vers le buffet, Paul réussit enfin à rejoindre Vivette.

— Délicieux, votre *Chant de la Brise dans les Peupliers* ! dit-il. Comment obtenez-vous des modulations si variées ?

— C'est très facile ; venez, je vais vous expliquer.

Et, pendant que tous se pressent autour de la table chargée de friandises, il lui dit rapidement :

— M^{me} de Lyron nous attend demain.

— Voyez-vous, reprend Vivette qui s'aperçoit qu'Hélène les suit des yeux, tous les verres sont rangés à la file, et vous y versez de l'eau, à hauteur inégale...

Hélène se détourne, offrant des glaces aux invités.

— Où nous retrouverons-nous ? dit Vivette à mi-voix.

— Devant la ferme, à trois heures.

Simone Vincent, à son tour, s'approche, tendant aux « artistes » une assiette de sandwiches. M. Le Bihan la regarde avec sa bienveillance habituelle, et, lorsqu'elle s'est éloignée, il murmure :

— Très sympathique, cette jeune fille.

— Gentille, mais quelconque, dit sur le même ton M. Clergeon.

Un invité qui a entendu riposte en riant :

— Comme vous y allez !... Apprenez qu'elle a un million de dot, ce qui suffirait à la rendre charmante, si elle ne l'était déjà.

M. Le Bihan lève les épaules :

— Il semble, à vous entendre, que les jeunes filles soient pareilles à certains livres d'étrennes, qui n'ont de valeur que par la dorure que l'on a mise dessus !

— Hé ! hé !... la définition ne manque pas de justesse, reprend l'invité taquin. Beaucoup de jeunes gens vous le diront ! Qu'en pensez-vous, Messieurs ?

— Je pense que vous calomniez tout le monde, jeunes filles et jeunes gens, déclare Paul Brévalliers. N'est-il pas vrai, M. Clergeon ?

— Mais oui, mais oui, répond M. Clergeon du bout des lèvres.

Vivette et Paul échangent un coup d'œil dont le protégé de M^{mo} Guibourg ne s'aperçoit pas, plongé qu'il est dans une méditation subite.

XI

MADELEINE

Vivette fut exacte au rendez-vous. Elle distribua des bonbons aux enfants de la ferme, puis, tournant sur la droite, elle vit Paul qui l'attendait.

— Que vous êtes bonne !... dit-il en lui serrant les mains.

Elle sourit.

— Croyez-vous que je n'aurai pas plus de joie à tenter de guérir votre fiancée qu'à entendre les « vagissements du mammoth » et autres insanités ?

Ils cheminèrent en silence pendant quelques instants, plus émus qu'ils ne voulaient se l'avouer.

— Madeleine est-elle prévenue de ma visite ? demanda Geneviève.

— Non. Nous avons pensé, sa mère et moi, qu'il valait mieux ne rien lui dire.

— Comment est M^{me} de Lyron ?

— Il y a un an, vous l'eussiez prise pour la sœur aînée de sa fille. A présent, elle semble être sa grand'mère, tant le chagrin l'a vieillie.

— Pauvre femme!... murmura Geneviève.

Ils quittaient les sentiers du bois pour traverser la vallée et monter sur le versant opposé. Bientôt la Maison de Nacre apparut au fond du jardin désert.

Paul sonna. Une domestique âgée vint ouvrir, non sans dévisager avec curiosité M^{lle} Le Bihan, dont l'arrivée lui avait été annoncée. Elle introduisit les visiteurs dans le salon et disparut. Dans cette vaste pièce où les arbres tamisaient une lumière diffuse, Geneviève remarqua plusieurs tableaux.

— Ils sont de vous? demanda-t-elle à mi-voix.

Paul fit un signe affirmatif.

Il y avait des paysages, des études, et aussi, placé sur un chevalet, dans un angle, un portrait de jeune fille blonde aux yeux noirs.

— C'est elle? demanda encore Vivette.

Elle s'approchait de la toile, quand, tout à coup, elle s'arrêta, réprimant un cri...

— Paul! ce portrait me fascine... Il a des yeux vivants... Regardez, regardez vite!

En effet, les yeux du portrait avaient été crevés, et à travers les trous de la toile brillaient deux yeux vivants.

— C'est l'observatoire de Madeleine, murmura son compagnon. J'aurais dû vous prévenir.

nir... Je suis désolé ! Vous aurez peur de rester maintenant...

Geneviève se raidit :

— Je n'aurai pas peur du tout ! C'est une excellente idée d'avoir ainsi un poste d'observation pour voir ce qui se passe. Espérons que l'examen ne m'aura pas été trop défavorable.

Les yeux avaient disparu.

Derrière le chevalet, une portière remua. Il y eut un silence. Puis, à l'extrémité opposée du salon, une porte s'ouvrit. Une jeune fille vêtue de noir s'avança vers Geneviève.

— Que venez-vous faire ici ? dit-elle.

Mais le ton était aimable.

— Mon cousin m'a emmenée, je serais heureuse de vous connaître, répondit Vivette.

Madeleine la considéra un moment.

— Venez avec moi, dit-elle enfin. Je vais vous montrer le jardin.

Elle passa son bras sous celui de Geneviève et sortit sans s'occuper de M. Brévalliers qui les suivait.

— Quel est ce monsieur ? demanda la malade.

— Mais... votre fiancé, je crois ?

Madeleine eut un geste d'impatience .

— Mon fiancé est mort, c'est pour cela que je suis en deuil... toujours en deuil... Il est mort sous mes yeux ; n'est-ce pas horrible ? dit-elle en se tordant les mains. Une première fois, je

lui avais donné mon sang. Je le lui donnerais encore, si je pouvais le faire revivre !

Elles étaient arrivées à un petit belvédère d'où la vue s'étendait sur les collines et la mer.

— Que c'est beau ! s'écria Geneviève. Je serais ravie de peindre ici... Me permettez-vous d'apporter mes pinceaux ? Je fais un peu d'aquarelle.

— Oh ! oui, très volontiers. Je m'ennuie souvent, seule avec ma mère qui est malade...

Elle posa son index sur son front :

— ... Malade du cerveau, et elle ne le sait pas. Ainsi, quand nous recevons, la maison est pleine d'invités qui chantent, dansent, font de la musique... Eh bien ! maman prétend qu'il n'y a personne.

Elle cueillit quelques fleurs, les offrit à Geneviève.

— Tous ces étrangers me fatiguent, reprit-elle. Mais vous, ce n'est pas la même chose. Vous me plaisez. Il me semble que je vous connais depuis longtemps. Ne portez-vous pas un nom de fée ?

Geneviève sourit :

— Je me nomme Geneviève, et souvent on m'appelle Vivette.

— Non Pas Vivette, dit Madeleine, mais Viviane. Moi, je vous rendrai votre nom de fée.

Et apercevant sa mère qui sortait de la maison, elle l'appela :

— Maman ! maman ! J'ai retrouvé mon amie Viviane !

M^{me} de Lyron arrivait ; les jeunes gens descendirent vers elle et Paul lui présenta M^{lle} Le Bihan.

Une expression de joie passa sur son beau visage ravagé, tandis qu'elle considérait la visiteuse.

— Mademoiselle, je suis très émue de vous voir chez moi, et très reconnaissante, murmura-t-elle.

— Je crois que nous serons bientôt de bonnes amies, Madeleine et moi, dit simplement Vivette.

Déjà Madeleine l'entraînait d'un autre côté du jardin.

— Laissons-les. Venez avec moi. Vous êtes gentille d'être venue ! Je m'ennuie tant, si vous saviez !

— Comment occupez-vous vos journées ? demanda Vivette.

Madeleine soupira :

— Je rêve... Je rêve à ce qui a été et ne sera jamais plus...

— Vous ne faites pas de musique ?

— Je n'ai pas rouvert mon piano depuis la mort de Paul. Nous avons fait de la musique ce jour-là... Nous avons joué à quatre mains les *Danses hongroises de Brahms* !

— Sortez-vous quelquefois avec votre mère ? reprit Geneviève. La campagne est si jolie !

Madeleine fronça le sourcil :

— Sortir? Pourquoi sortir?... Pour voir des gens, toujours des gens, qui ne sont pas *lui*?

Vivette se rappela le vers immortel :

Un seul être nous manque, et tout est dépeuplé.

De loin, elle apercevait la pauvre mère qui les suivait des yeux en causant avec Paul Brévalliers. Quel affreux sortilège empêchait la démente de reconnaître ce fiancé qu'elle aimait d'un si profond amour?

Vivette tenta une diversion :

— Jouez-vous au tennis?

— Autrefois, *de son vivant*, j'étais une bonne raquette!

Une animation fugitive avait fait briller les yeux sombres.

— Avec moi, hasarda Vivette, vous joueriez bien un peu?...

Madeleine hésita un instant.

— Oui. Avec vous, je veux bien.

Et, tout à coup, saisissant la main de sa nouvelle amie, elle courut vers la maison.

— Vite, les filets, les balles, les raquettes, Viviane et moi, nous voulons jouer au tennis.

Stupéfaits et ravis, M^{me} de Lyron et Paul regardaient les deux jeunes filles. On appela le jardinier, qui eut vite fait de planter le filet, non sans donner les signes du plus grand ahurissement devant cette fantaisie de la malade.

Quelques balles furent échangées. Puis, aussi vite qu'elle avait commencé à jouer, Madeleine jeta sa raquette dans l'herbe et fondit en larmes.

Sa mère s'élança vers elle.

— Qu'as-tu, ma chérie? Souffres-tu?

Elle désigna sa robe noire :

— Je suis une oublieuse, une ingrate ! J'ai oublié que je suis en deuil pour toute ma vie !

Et elle s'enfuit dans la maison, s'enferma dans sa chambre où on l'entendit sangloter désespérément.

En redescendant vers Kérity, Vivette s'efforça de rassurer son compagnon.

— Elle m'a bien accueillie, c'est beaucoup. J'ai bon espoir. Nous réussirons, vous verrez !

— Il y a un an, dit Paul, à mi-voix, nous étions si heureux...

Son visage énergique était contracté par l'émotion.

— Je pense, reprit Geneviève, qu'il faut arriver à lui faire quitter ses vêtements de deuil. La prochaine fois, j'essaierai.

— La prochaine fois... Alors, vraiment, vous voulez bien continuer la cure ?

— Jusqu'à la guérison ! affirma Vivette avec élan.

Chemin faisant, elle cueillait des mûres sauvages sur les haies.

— Ce sont presque les seuls fruits de la région !... dit-elle. Je l'ai écrit à mes tantes

Ah ! que les prunes doivent être bonnes dans le jardin de Quimperlé !

Paul atteignait les hautes branches des ronces et lui offrait sa récolte.

Aussi avait-elle, en rentrant à *Ker Avel*, la bouche et le bout des doigts d'un noir bleu.

— Oh ! Vivette, s'écria Hélène, vous avez l'air d'une femme de lettres qui a sucé sa plume pour appeler l'inspiration !

— D'où venez-vous ? demanda Lucienne

— De la ferme des hauts, où j'ai porté des bonbons aux enfants.

— Vous y avez mis le temps ! remarqua Hélène. Venez voir ce qui est arrivé pendant votre absence !

Et l'on présenta à Vivette un vaste panier où ses tantes avaient casé, à l'adresse de M^{mo} Martineau, les plus beaux spécimens des fruits de leur jardin.

Vivette admirait les reines-Claude aux tons de pastel, au parfum exquis, les belles poires hâtives, les abricots, les pêches qui garnissaient tous les compotiers et embaumaient toute la villa.

« Que j'ai donc bien fait de leur écrire que les mûres sauvages sont les seuls fruits qui poussent ici ! » songea-t-elle en butinant avec ses amies dans les pyramides odorantes.

XII

LA « FIANCÉE BLANCHE »

Les hôtes de *Ker Avel* employaient les matinales à leur guise, et se retrouvaient réunis à la table du déjeuner. Geneviève choisit par conséquent les heures de liberté matinales pour ses visites à la Maison de Nacre.

Le lendemain, elle s'y présenta, accompagnée de Paul Brévalliers. Cette fois, Madeleine s'élança vers elle du plus loin qu'elle l'aperçut et l'embrassa joyeusement.

— Venez vite, Viviane ! J'ai dit à tous les autres de s'en aller parce que j'attends mon amie que je n'ai plus vue depuis si longtemps !

Une lueur étrange passait dans ses yeux.

— Vous rappelez-vous les choses d'autrefois ? dit-elle en prenant le bras de Geneviève.

A tout hasard, celle-ci murmura :

— Oh ! oui, je n'ai rien oublié.

— Vous souvenez-vous des forêts de Gaule où les Druides cueillaient le gui ? Il y a encore du gui au sommet des branches, mais on ne

sait plus le cueillir ; alors, il n'a plus le même pouvoir. Les gens d'aujourd'hui ne savent plus les paroles magiques... Vous rappelez-vous Lancelot du Lac, que vous avez enlevé de son berceau pour l'emporter dans votre palais souterrain ?

Puis, tout à coup, calme et la voix changée :

— Quand viendrez-vous peindre?...

Vivette respira.

— Demain, si vous voulez ! dit-elle, ravie de quitter les Druides et le chevalier Lancelot. Nous allons choisir un point de vue. Tenez ! ce belvédère si bien situé. Je m'installerai de façon à l'avoir sur la gauche, avec la roseraie en face et le vieux mur au fond : il est si pittoresque sous son manteau de lierre ! Vous vous assiérez là-haut, et je vous peindrai ainsi.

— Oui ! oui ! s'écria Madeleine, riant comme un enfant.

— Mais, continua Vivette, il ne faudra pas garder cette robe noire.

Et elle ajouta :

— Pourquoi êtes-vous toujours en noir, par ces radieuses journées d'été ?

Madeleine la considéra stupéfaite.

— On porte aussi le deuil en blanc, continua Vivette. Vous savez qu'au Moyen Âge, quand le roi de France était mort, la reine était vêtue de blanc pour le restant de ses jours, et on l'appelait « la reine blanche », ce qui voulait dire « la reine veuve ».

Non, Madeleine ne savait point cela, ou du moins, si elle l'avait su, elle l'aurait oublié.

— J'ai de jolies robes blanches comme la vôtre, dit-elle. Voulez-vous les voir?

Déjà elle entraînait Vivette dans la maison, puis au premier étage.

— Voici ma chambre! dit-elle en ouvrant une porte.

Vivette, émue, regardait cette pièce que la tendresse d'une mère avait rendue attrayante et si gaie. Une tenture semée de roses fleurissait les murs, les meubles anciens luisaient doucement, les hautes glaces reflétaient le ciel et les flots changeants.

Madeleine poussa une autre porte et tira d'une vaste armoire plusieurs robes qu'elle jeta sur son lit.

Robes de l'an dernier, qui avaient encore dans leurs plis une grâce presque vivante, celle de la joyeuse fiancée qu'elles paraient naguère...

Madeleine s'empara d'une toilette de serge d'un blanc doux, que Vivette l'aida aussitôt à revêtir. Puis les deux jeunes filles redescendirent au jardin. Vivette se dirigea vers le court de tennis.

— Échangeons quelques balles!

La claire toilette avait-elle influé sur les pensées de la démente?...

Elle joua pendant une heure. La partie achevée, elle avait les joues roses et les yeux brillants. Geneviève consulta sa montre.

— Il faut que je m'en aille, dit-elle.

— Oh ! ne me quittez pas ! implora Madeleine.

— Je reviendrai demain.

— Demain, et tous les jours ! Quand vous êtes ici, tous les étrangers s'en vont, il n'y a plus que vous ; et, dès que vous êtes partie, ils reviennent m'ennuyer, danser, chanter...

— Je les mettrai en fuite tout à fait, promit Vivette.

Madeline battait des mains.

— Oui ! oui ! Vous le ferez, parce que vous êtes fée !...

Puis, plus bas :

— Je vous raconterai bien des choses, Viviane, bien des choses que les autres ne comprennent pas, et que vous seule comprendrez.

Il était tard quand Vivette parut à la grille de *Ker Avel* : midi sonnait au clocher de l'église.

A table, comme son oncle s'informait de l'emploi de son temps, elle n'eut pas la peine de répondre, car Lucienne s'écria, moqueuse :

— Oh ! Vivette fait des promenades solitaires dans les bois, notre société ne l'intéresse guère !

— Je compte bien, au contraire, jouer de votre société cet après-midi, riposta Vivette. Que faisons-nous ?

— Au programme, Ploubazlanec et Loguivy.
Bravo !

— Ou passera à l'Hôtel de la Plage prendre les Vincent.

— Et M. Clergeon, dit Vivette.

— Et Paul Brévalliers !... continua Lucienne, toujours moqueuse.

Pourquoi, au nom de Paul Brévalliers, y eut-il des regards curieux fixés sur Vivette ? Le regard d'Hélène surtout, et aussi celui de Jean-Louis. Vivette se rappela que déjà ils l'avaient observée lors du concert, pendant que Paul lui indiquait le moment de leur visite à la Maison de Nacre, et elle réprima un sourire un peu mélancolique.

— S'ils savaient !... pensa-t-elle.

Pendant la promenade, elle évita de causer seule avec M. Brévalliers. La « cure » entreprise avait-elle quelques chances de réussir ? Vivette voulut se renseigner à ce sujet auprès du Dr Martineau. Les « faits divers » des journaux avaient relaté le matin même l'aventure d'une domestique, subitement frappée d'aliénation mentale, qui s'était jetée sur l'enfant de ses maîtres pour l'étrangler.

— Quelle affreuse frayeur pour les parents ! ajouta Vivette.

— On a pu sauver l'enfant dit M. Martineau. Quant à l'aliénée, elle a été enfermée, comme de juste.

— Peut-être pourra-t-elle guérir ?

Le médecin hocha la tête.

— Il n'y a pas beaucoup d'exemples de gué-

raison véritable, surtout quand il existe une tare héréditaire, comme c'est le cas ici, puisque la malade est fille d'alcoolique.

— Lorsqu'il n'y a point de tare, reprit Geneviève, et qu'une émotion violente a causé la folie, la guérison doit être possible?

— Il y a plus de chance, c'est tout ce qu'on peut dire.

— Croyez-vous que la folie doive être traitée par l'isolement? demanda encore la jeune fille.

— Ce fut la méthode employée pendant longtemps, mais à présent on cherche plutôt à dépayser le malade, à le changer de milieu, sans lui imposer la solitude.

— La solitude en face de moi-même, déclara Lucienne, suffirait à me rendre absolument toquée!

— En Belgique, dit Jean-Louis, il y a un village où des fous circulent en liberté, prennent part aux travaux et aux distractions des familles qui les hébergent, et jamais des accidents graves ne se sont produits. Quatre médecins habitent sur place, visitent les malades chaque jour, de sorte que rien n'échappe à leur contrôle.

— Il faut du courage, tout de même, pour ouvrir sa maison à des aliénés, remarqua Hélène. Sans doute n'envoie-t-on là-bas que ceux dont la folie est inoffensive?

— C'est évident, dit son père. Mais le danger subsiste. On ne sait jamais ce qui se passe

dans un cerveau malade, les êtres les plus paisibles peuvent devenir furieux d'un instant à l'autre. Le plus sûr est toujours d'éviter avec grand soin leur inquiétante société.

Geneviève se garda d'insister. Elle se félicita de n'avoir pas laissé deviner l'intérêt personnel qu'elle prenait à la question des aliénés, car la prudence des Martineau lui eût certainement interdit de continuer sa charitable tentative.

En longeant la grève, Hélène et ses amies s'amusaient à marcher dans l'eau, leurs chaussures à la main.

Soudain, Vivette s'arrêta, réprimant un petit cri. Son pied avait buté sur un caillou pointu qui lui meurtrissait le talon.

— Etes-vous blessée? dit Jean-Louis, laissez-moi voir cela.

Vivette s'assit sur le sable.

— Ce n'est rien, dit le jeune médecin après un examen rapide. Mais je vais vous porter jusqu'à l'endroit où sont les autres, je ne veux pas risquer que vous écorchiez vos chers petits pieds.

Avant qu'elle eût pu l'en empêcher, il le souleva dans ses bras.

— J'aurais très bien pu marcher, dit-elle un peu confuse.

Jean-Louis regardait tendrement le charmant visage tout proche du sien.

— Avez-vous peur que je vous laisse tomber?

Vivette fit signe que non.

— Je suis dans vos bras comme dans un berceau, dit-elle en souriant.

Hélène se retournait.

— Eh bien ! que se passe-t-il ?

De loin, son frère lui cria :

— Vivette ne peut pas marcher sur les pierres, je la porte jusqu'à la grève de sable.

— On va me trouver bien douillette, dit Geneviève.

— On trouvera ce qu'on voudra, je m'en moque ! fit le jeune homme en la serrant sur son cœur.

Et, plus bas, il murmura :

— Je voudrais vous porter ainsi à travers la vie, au-dessus de toutes les pierres et de toutes les épines...

Quand, le lendemain matin, Geneviève rejoignit dans les bois Paul Brévalliers, celui-ci semblait troublé. Il s'avança vers elle :

— Vraiment, Vivette, je crois que je n'ai pas le droit d'accepter votre dévouement. Vous avez entendu ce qu'a dit le docteur ?

— Je l'ai très bien entendu !

— Et vous ne craignez pas...

— Je ne crains rien du tout ! Dieu m'a conduite vers Madeleine, et il ne m'abandonnera pas. Madeleine peut guérir, je le sens !

Emu, il lui serra les mains. Puis il ajouta pour se rassurer :

— D'ailleurs je ne serai jamais loin de vous, je ne vous perdrai pas de vue.

Madeline avait remis sa robe blanche et elle accueillit Vivette en amie déjà ancienne. La partie de tennis, devenue quotidienne, les occupa d'abord. Après quoi, Madeline se mit à cueillir des roses pour la visiteuse.

— Qu'avez-vous fait hier? lui demanda-t-elle.

— Une longue promenade à Ploubazlanec et à Loguivy.

— Ploubazlanec... Où est-ce cela?

— De l'autre côté de Paimpol.

— Ah! Je ne connais pas.

Vivette soupira en voyant se contracter le visage de M^{me} de Lyron qui échangea avec Paul un regard navré.

Madeline ne connaissait pas Ploubazlanec où, l'été dernier, elle vivait joyeuse dans la grande villa pleine de rires et de chansons!...

Toutes deux se dirigeaient vers le coin fleuri que Vivette avait choisi pour y installer son modèle.

— Là. Asseyez-vous, tournez la tête vers moi.

Madeline obéit.

— Faut-il que je reste tout à fait immobile?

— Pas du tout. Vous pouvez bouger, pourvu que vous repreniez la pose quand je vous le demanderai.

Elle se mit aussitôt à faire une esquisse rapide. Madeline semblait joyeuse.

— Oh! que c'est amusant!... Avec vous, tout est amusant.

Vivette ravie de l'influence qu'elle avait prise déjà sur la malade, se sentait joyeuse comme elle.

Paul les observait de loin. Madeleine s'en aperçut.

— Quel est ce monsieur? fit-elle d'un ton d'impatience. Dites-lui de s'en aller!

— Pourquoi?.. A cette distance il ne nous dérangera pas.

— Le connaissez-vous? dit Madeleine.

Un instant, Vivette hésita; puis, une inspiration lui venant :

— Oui, un peu... C'est un peintre. Il est très gentil.

Mais Madeleine hocha la tête avec dédain.

— Je ne veux plus voir aucun homme par ici. Mon fiancé est mort. C'est lui seul que j'aurais voulu voir se promener dans ce jardin.

— N'était-il pas peintre aussi, votre fiancé?

Madeleine sembla se livrer à un pénible effort de mémoire.

— Peintre, vous croyez?... Peut-être. Je ne sais plus. Il y avait quelqu'un qui faisait de la peinture... Était-ce lui?... Je ne sais plus rien. Ma tête est comme la mer. Elle chante, elle pleure, elle oublie.

Un sanglot soudain la secoua.

— La mer oublie tout. Elle a oublié, sans doute, l'horrible chose que, moi, je n'oublierai jamais...

Geneviève ne se décourage pas. Elle sait

maintenant que les impressions se succèdent, sans lien apparent, dans le cerveau de Madeleine.

— Que vous êtes jolie, dit-elle, toute blanche sous cette pergola couverte de roses !

— C'est vrai que je suis jolie ? interroge tristement la malade. Hélas !... à quoi bon, puisqu'il ne me verra plus ?

Vivette sourit, pose un doigt sur ses lèvres, puis :

— Votre amie Viviane vous défend de parler ainsi !

— Pourquoi ?

Les grands yeux sombres de Madeleine ont d'étranges lueurs.

— Parce que, dit Geneviève, votre amie Viviane connaît des secrets que les autres ignorent.

— Des secrets... répète Madeleine. Sont-ils beaux, ces secrets que vous connaissez ?

— Très beaux. Je vous les conterai un jour.

— Tout de suite !...

Geneviève fait signe que non.

— Un jour, en nous promenant. Ne voulez-vous pas vous promener avec moi dans les bois et au bord de la mer ?

Madeleine hésite un instant.

— Oui... Il faut que je revoie de près la mer. J'ai quelque chose à lui demander.

Elle quitte son banc de mousse, descend vers Geneviève, et, tout bas :

— Je veux lui demander quand les cloches sonneront.

Étonnée, Vivette la regarde.

— Les cloches?...

— Oui, les cloches qui sont au fond de la mer.

— Celles de la ville d'Ys? suggéra Vivette.

— Non!... Les cloches de mon mariage. Car mon fiancé n'est pas mort, moi seule je sais cela... Il vit dans un pays merveilleux qui est tout au fond de la mer, un pays où il y a des grottes de pierres précieuses, un pays de rêve, où il m'attend. Le jour où j'entendrai sonner les cloches, je saurai que l'heure est venue.

Vivette, bouleversée, songea que la guérison ne faisait pas de progrès. Pourtant elle vit aussitôt quel parti elle pouvait tirer de cette nouvelle chimère.

— Puisque votre fiancé n'est pas mort, vous devriez vous remettre à jouer du piano, dit-elle.

— Du piano?... répéta Madeleine.

— Avec moi, à quatre mains.

— Oh! oui, avec vous, je veux bien. Venez!

Déjà elle l'entraînait vers la maison. Paul les regardait, surpris.

Une mélodie s'éleva, très rythmée, légère et passionnée à la fois.

— *Les Danses hongroises de Brahms!*... murmura M^{me} de Lyron en pâlisant, ce que vous aviez joué ensemble ce jour-là...

Paul lui pressa les mains avec force.

— Elle guérira ! Je le sens, Vivette a raison. Elle guérira !

Mais, tout à coup, le piano se tut. Un brusque sanglot secouait Madeleine qui se jeta sur un divan, le visage caché dans les coussins.

— Je me souviens... J'ai joué cela, et puis... Et puis l'avion est tombé dans la mer, et Paul est mort.

Geneviève essayait de la calmer.

— Non, il n'est pas mort, vous me l'avez dit à l'instant. Il vit ! et bientôt vous le reverrez.

Elle connaissait l'ascendant qu'elle possédait sur la malade. Peu à peu, Madeleine, les yeux encore pleins de larmes, se reprit à sourire.

— Vous êtes sûre?...

— Tout à fait sûre ! affirma son amie.

— Je vous crois. Vous êtes Viviane, la fée, vous savez les choses que les autres ne savent pas.

Puis, perplexe, considérant sa robe :

— La fiancée blanche, la fiancée veuve...

Geneviève objecta tranquillement :

— Non, vous êtes en blanc, comme moi, comme toutes mes amies. On est toujours en blanc, l'été, au bord de la mer.

XIII

CHASSE GARDÉE

Hélène Martineau entra dans le studio de son frère.

— Viens-tu te promener, Jean-Louis?

— Le temps n'est pas bien beau, objecta le jeune homme, et j'ai du travail.

— Quel travail?

Hélène s'aperçut alors que, tout en regardant par la fenêtre, Jean-Louis modelait une figurine. Elle suivit la direction de ce regard attentif et charmé... et elle vit Geneviève, immobile sous un arbre du jardin.

— Je croyais que tu cherchais comme modèle une paysanne bretonne, dit-elle.

— Si j'en rencontre une qui me plaise, je lui demanderai de poser. En attendant, quoi de plus joli que Vivette, dans cette pose toute simple, les yeux au loin vers la mer!...

Hélène eut un léger mouvement d'épaules

— Ne t'emballe donc pas pour Vivette, mon pauvre ami !

— M'emballer ? je n'y songe pas, protesta son frère. Que veux-tu dire ?

Le facteur sonnait à la grille, ce qui dispensa Hélène de répondre. Elle descendit rapidement pour recevoir le courrier, et bientôt les hôtes de *Ker Avel* furent plongés dans la lecture des lettres et des journaux.

Après quoi, laissant « les ancêtres » à leur correspondance, Lucienne, Hélène et Jean-Louis gagnèrent les bois.

— Tiens ! Vivette a disparu, remarqua Hélène.

— Naturellement ! Tous les matins elle disparaît, et ne rentre que pour déjeuner, dit Lucienne.

Jean-Louis sourit :

— Vous en faites autant !

— Oh ! moi, je vais me promener avec Georges Clergeon, ça n'a pas d'importance, nous sommes fiancés ! Aujourd'hui il n'est pas libre, il a des quantités de lettres à écrire.

— Votre amie Simone est tout à fait sympathique, dit Hélène.

Lucienne eut une moue dédaigneuse :

— Peuh !... La petite oie blanche de nos pères.

— Vous êtes gentille pour vos amies, dit Jean-Louis en riant.

— Demandez à Georges, il vous dira la même chose ! riposta Lucienne. Il la trouve assommante.

Si, ce matin-là, elle avait pu jeter un coup d'œil dans le jardin de l'*Hôtel de la Plage*, Lucienne y eût vu M. Clergeon fort empressé auprès de la « petite oie blanche ». Simone brodait un mignon bavoir, à l'intention d'un bébé de sa famille. Occupation désuète en effet, mais qui semblait intéresser beaucoup le jeune homme, ainsi, d'ailleurs, que les idées de Simone, ses goûts et ses lectures.

Il la loua de n'avoir point fait couper ses cheveux. Il lui confia la prédilection qu'il éprouvait pour les jeunes filles qui savent rester parfois au logis, s'occuper de légers travaux... Quelles délicieuses femmes d'intérieur elles feraient plus tard !... Combien leur charme était plus réel que celui des sottes dont l'ambition consistait à vouloir égaler leurs camarades masculins !

— La femme que les poètes ont célébrée, c'est la vraie femme, tendre, timide un peu, au cœur ingénu. Pourquoi riez-vous ?

— Je songeais, dit Simone, que vous semblez apprécier la société de jeunes filles qui sont plutôt modernes.

M. Clergeon eut un sourire dédaigneux.

— Eh oui ! nous sommes bons camarades, sans doute. Mais cette amitié ne ressemble en rien à l'amour qui envahit tout le cœur, et pour

toute la vie... l'amour auquel on n'ose croire, le jugeant trop grand, trop merveilleux, et qui soudain vous éblouit de sa flamme...

Jamais Georges Clergeon n'en avait tant dit sur ce thème vieux comme le monde et terriblement rebattu, à son avis.

M^{me} Guibourg, qui passait devant l'hôtel, interrompit le discours de son protégé en le priant de l'accompagner à Paimpol, où elle avait de nombreuses courses à faire.

Aussitôt sur la route, elle se mit à l'interroger :

— Je vous ai dérangé, mon enfant, au milieu d'une conversation qui m'a paru fort animée?

— M^{lle} Vincent est très aimable, répondit le jeune homme.

— Je croyais que vous la jugiez insignifiante?

— Mes idées ont changé.

Il négligea de préciser les causes de ce changement.

— Pour ma part, reprit M^{me} Guibourg, je préfère le genre de M^{lle} Vincent à celui de Lucienne. Il est fâcheux que vous vous soyez engagé envers cette dernière.

— Oh ! engagé, non... Un flirt sans conséquence.

— Vraiment?... Mon enfant, vous me comblez d'aise. Je vous croyais décidé à épouser cette poupée sportive, qui n'est nullement la femme que j'eusse souhaitée pour vous.

— Chère Madame, ne vous tourmentez pas à mon sujet ! dit-il avec un sourire qui découvrait jusqu'aux gencives ses dents de jeune loup. Ce n'est pas moi qui m'encombrerai jamais d'une non-valeur.

Puis, devinant la vieille dame un peu choquée de ce terme, il ajouta d'un ton pénétré :

— Et jamais, surtout, je ne me marierai sans votre approbation.

M^{me} Guibourg revint de Paimpol munie de nombreux paquets que portait M. Clergeon : laines à tricoter, vêtements pour les pauvres, livres, objets variés.

Pendant le déjeuner, elle fut d'excellente humeur, et lorsque ensuite on descendit au jardin, elle ne put se tenir de prendre à part M^{me} Martineau pour la questionner sur Simone Vincent.

— Cette jeune fille me plaît, déclara-t-elle, et j'ai des raisons de croire qu'elle plaît à Georges.

M^{me} Martineau montra quelque surprise.

— Il la connaît fort peu.

— Habitant le même hôtel, ces jeunes gens se voient chaque jour.

— Je croyais que M. Clergeon avait d'autres projets.

M^{me} Guibourg fit un geste de dénégation énergique et triomphant :

— Vous aussi?... Eh bien ! chère amie, il n'en est rien. Un flirt sans importance, voilà

tout. Georges est trop intelligent pour épouser cette écervelée de Lucienne.

Les deux dames ne se doutaient guère que Lucienne, à l'ombre d'une tonnelle, entendait les propos qu'elles échangeaient. Pâle de colère, elle écouta encore... Mais des visiteurs arrivaient, et les hôtes de *Ker Avel* les accueillirent amicalement. Des visiteurs... Simone et ses parents, Georges Clergeon, Paul Brévalliers. Le parti de Lucienne était pris. Quand elle eut distribué des poignées de main à la ronde, elle appela Georges Clergeon, puis, se tournant vers la famille Vincent :

— J'ai le plaisir de vous présenter M. Clergeon, mon fiancé !... Nous n'avons pas annoncé nos fiançailles plus tôt, pour faire une agréable surprise à nos parents.

— Pour nous, la surprise n'est pas grande, on l'attendait depuis longtemps ! dit Hélène en embrassant son amie.

Complimenté, félicité de toutes parts, le jeune ingénieur dissimulait de son mieux son embarras et sa fureur.

M^{mo} Guibourg jetait à Lucienne des regards foudroyants. M^{mo} Marchal soupirait. M. Clergeon ne lui était guère sympathique. Elle avait souvent tenté de faire comprendre à sa fille qu'elle s'était éprise d'un arriviste sans scrupules, et elle voulait espérer que Lucienne finirait par voir M. Clergeon tel que le voyaient les yeux maternels.

À présent, Lucienne annonçait leurs fiançailles — sur quel ton de défi !... — Le trio des Vincent exprimait ses félicitations, nuancées d'un léger mépris en ce qui concernait Simone. Elle se rappelait la cour que M. Clergeon lui faisait le matin même, et qui l'avait plus divertie que touchée. Elle connaissait l'attrait que sa dot exerçait sur la jeunesse masculine : M. Clergeon n'était pas le premier qui eût essayé de lui plaire. Mais il était le premier qui, déjà engagé ailleurs, eût joué la comédie du « coup de foudre » pour conquérir le million de la petite oie blanche.

Le D^r Martineau fit apporter du champagne et porta un toast aux futurs époux.

Paul Brévalliers se pencha vers Vivette :

— Quels drôles de fiancés !... J'ai de la peine à me les figurer dans vingt-cinq ans, fêtant leurs noccs d'argent !

Lucienne interpella son vis-à-vis :

— Et vous, Jean-Louis, à quand votre tour ?
Ce fut Hélène qui répliqua :

— Jean-Louis prétend qu'il n'a pas encore rencontré la tête qu'il voudrait voir pendant cinquante ans en face de lui à table !

On rit. Cependant Jean-Louis ne semblait pas très gai. Il suivait des yeux Geneviève. Elle levait sa coupe en souriant à Paul et en murmurant : « A la guérison de Madeleine ! » Jean-Louis vit le geste, le sourire, mais ce que disait

Vivette, seul M. Brevalliers le devina. Une lueur de joie passa sur son visage.

Quand les visiteurs se levèrent pour se retirer, Lucienne, moqueuse, s'approcha de Simone :

— Ça vous apprendra, ma petite, à tirer des coups de fusil dans les chasses gardées !

Mais Simone se mit à rire :

— Gardez, gardez la chasse et le chasseur ! Le bien d'autrui ne me tente pas.

Et elle s'en fut avec ses parents. Lucienne se tourna vers M. Clergeon :

— Quant à vous, je vous rends votre liberté !

Le jeune homme bondit.

— Comment ! Vous annoncez vos fiançailles, puis, une heure plus tard, vous les rompez ? Êtes-vous folle ?

— Jamais je ne fus plus sensée ! Je n'ai pas voulu être lâchée pour Simone. Mais je ne veux pas davantage épouser un monsieur de votre mentalité. Adieu, et bonne chance !

XIV

ORAGES

Le lendemain, Lucienne, à son réveil, se sentit un peu éberluée des événements de la veille.

Elle descendit au premier étage, frappa un coup léger à la porte de sa mère. M^{me} Marchal se hâta d'ouvrir et l'embrassa tendrement.

— Ma petite fille !... As-tu pu dormir ?

— Et comment !... s'écria Lucienne. Tu ne voudrais pas, tout de même, que j'aie des insomnies à cause de ce goujat.

— Cela aurait pu arriver, dit sa mère. Tu étais très énervée hier soir.

— Bah !... L'énervement s'est changé en jubilation devant la mine furibonde de cet imbécile. Ah ! ce que je me suis amusée !

Elle rit aux éclats.

— Toi, maman, tu dois être contente, tu n'as jamais pu le souffrir.

— Il ne m'inspirait aucune confiance. Tu vois que j'avais raison.

— Oui... Tu avais raison, pour une fois !
concéda cette fille irrespectueuse. Es-tu prête
pour le petit déjeuner ?

Le plus souvent possible, chez les Martineau, on prenait les repas au jardin, et le moment du petit déjeuner, dans la fraîcheur du matin, était très apprécié des hôtes de *Ker Avel*.

Quand M^{me} Marchal parut avec Lucienne, Hélène, Vivette et Jean-Louis étaient assis autour d'une petite table où la quatrième place fut pour M^{lle} Marchal, qui s'installa en déclarant qu'elle avait grand appétit et qu'elle allait tout dévorer.

M^{me} Guibourg, à la table voisine, lui jeta un regard chargé de réprobation, et se recula plus que de raison quand M^{me} Marchal s'assit à côté d'elle. La mère de Lucienne, les sourcils froncés, l'interrogea des yeux.

— Excusez-moi, dit M^{me} Guibourg d'un ton aigre-doux. J'ai eu un mouvement involontaire, que vous voudrez bien me pardonner. Ce qui s'est passé hier ne peut vous être imputé, vous n'êtes pas responsable de l'offense faite à M. Clergeon.

— Madame, répondit tranquillement sa voisine, je tiens à vous dire que je ne souhaitais nullement ce mariage et que j'approuve ma fille d'avoir démasqué un coureur de dot !

Suffoquée par la colère, M^{me} Guibourg se leva

— Je vous fais mes adieux, Mesdames. Pas un jour de plus, je ne resterai dans cette maison. Non, chères amies, non, n'essayez pas de me retenir, ma décision est irrévocable !

Ces dernières paroles s'adressaient à M^{me} Martineau qui, par politesse, esquissaient de vagues protestations. Déjà elle rentrait dans la villa, gagnait sa chambre et commençait à faire sa malle.

— Bon voyage !... dit Lucienne. Comme ça va nous manquer de ne plus voir sa figure de belette !

En voyant arriver M^{mo} Guibourg, le chapeau en bataille et l'œil irrité, Georges Clergeon eut un moment d'inquiétude.

— Allons dans votre chambre, dit la vieille dame, nous serons mieux pour causer.

Il la guida vers sa chambre.

— Je veux quitter Kérity par le premier train ! s'écria-t-elle. Ces Marchal sont insupportables. Imaginez-vous que la mère a osé vous traiter de... coureur de dot !

— Chut ! pas si haut, supplia le jeune homme.

Mais il était trop tard. Un rire perlé, de l'autre côté de la cloison, les fit sursauter.

— Elle n'a pas tort, M^{mo} Marchal ! dit la voix de Simone.

M^{me} Guibourg regarda Georges avec surprise.

— Les murs sont en carton, dans cette bi-coque, grommela-t-elle.

Le visage de la vieille dame se durcit.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire?...

Je commence à me demander si, vraiment, vous auriez manqué de délicatesse.

Elle se dirigea vers la porte.

— Venez me prendre à *Ker Avel* pour me conduire au train de midi. Je vais passer la fin des vacances dans ma propriété de Normandie. Vous pouvez rester ici, je ne vous oblige pas à partir.

— Ah ! non, s'écria-t-il, j'en ai assez de Ké-
rity ! Je vais faire un petit voyage circulaire.

Dans la chambre voisine, Simone approuvait :

— C'est cela... Circulez ! circulez !...

Vivette se sentait attirée vers Hélène par une réelle affection, mais parfois il lui semblait que cette charmante fille n'y répondait pas sans une sorte de réserve. Elle sentait plus d'élan chez Jean-Louis, et, pendant les séances de pose qu'elle lui donnait maintenant, tous deux bavardaient beaucoup.

— Dites-moi, Jean-Louis, est-ce que j'aurais fait, sans le savoir, de la peine à votre sœur ?

Il tressaillit.

— Non, certes. Quelle peine auriez-vous pu lui faire ?

Vivette eut un geste d'ignorance.

— Je ne sais pas du tout... Et pourtant je sens qu'il y a quelque chose.

Jean-Louis resta songeur un instant. Il avait

remarqué naguère le plaisir que prenait Hélène aux visites de M. Brévalliers, puis sa déception quand ces visites s'étaient faites si rares. Il se rappelait son « Ne t'emballe pas pour Vivette, mon pauvre ami ! » Conseil excellent peut-être, mais difficile à suivre, il le sentait plus que jamais, tandis qu'il modelait la jolie tête aux traits purs.

Lucienne, à sa fenêtre, regardait le jardin où travaillait Jean-Louis.

— Je m'ennuie, songeait-elle. Voilà trois jours que j'ai liquidé Georges. Ce n'est pas que je le regrette, ah ! non. Mais il s'agit de le remplacer : n'avoir pas le moindre flirt pour se distraire, c'est assommant. Voyons un peu, Jean-Louis?... Il n'est pas mal. Essayons.

Elle descendit retrouver le sculpteur et son modèle.

— Très chic ! Vous avez de la chance, Vivette. Ce sera bientôt fini, n'est-ce pas ?

— Encore deux ou trois séances, dit Jean-Louis.

— Ah !... Et ensuite, que ferez-vous ?

— Je ne sais encore... Quelque étude de Bretonne.

— Une idée ! s'écria Lucienne. Je vous la poserai, votre Bretonne.

— Vous?... Mais vous n'avez pas le type.

— Allons donc ! Avec la coiffe de Kérity, je

serai tout ce qu'il y a de plus « couleur locale » !

Jean-Louis ne semblait pas enthousiasmé.

— Peut-être, dit-il d'un air nonchalant, vais-je tout simplement me reposer, nous avons tant d'excursions au programme.

Lucienne, vexée, le regarda de travers.

Dix heures sonnaient au clocher de la vieille église. Jean-Louis soupira.

— L'heure de votre promenade, Vivette. Vous devez être fatiguée de tenir la pose.

— Fatiguée? Non, du tout. Mais il faut que je me sauve, en effet. A tantôt !...

Elle leur serra la main, prit son livre et s'en fut d'un pas rapide.

Jean-Louis la suivait des yeux.

— Elle est attendue quelque part, mais où?... et par qui?

Geneviève, ce matin-là, trouva Madeleine toute joyeuse.

— Les étrangers ne viennent plus, Viviane! Vous les avez chassés. Quand vous partez, il n'y a plus que maman et moi. Tout est calme... Il fait bon !

M^{me} de Lyron avait dans les yeux une émouvante lueur que Vivette n'y avait jamais vue. Madeleine était vraiment mieux. La pauvre mère se reprenait à espérer.

— Guérir, murmurait-elle. Ma fille pourrait

guérir? Je pourrais retrouver la Madeleine d'autrefois?...

Son regard se posait sur Vivette avec une intense expression de gratitude, pendant que Madeleine courait chercher les raquettes dans la maison.

— Elle ne me reconnaît pas encore, dit Paul, mais les hallucinations ont cessé, puisqu'elle ne voit plus « les étrangers » dont elle parlait toujours.

Madeleine revenait, souriante. Elle joua au tennis, puis elle se promena au jardin au bras de son amie.

— Quand sortons-nous ensemble? lui demanda Vivette en la quittant. Nous devons aller voir la mer, vous savez bien?

— La mer, répéta Madeleine.

Elle parut écouter une musique lointaine.

— Nous irons bientôt, dit-elle, car bientôt les cloches sonneront, au fond, tout au fond de la mer qui chante...

Paul et Vivette reprirent le chemin de Kérity.

— Je crois, dit Vivette, que, bientôt, nous pourrions risquer le grand coup.

— Quel grand coup? interrogea Paul, surpris.

— La reconstitution de la scène où Madeleine a perdu la raison.

— Y songez-vous? s'écria-t-il, bouleversé.

— J'y songe depuis le premier jour. Vous viendrez en avion au-dessus de la mer. Nous serons sur la plage; elle vous verra venir.

— Et si elle se jette à la mer?...

— Nous aurons averti des pêcheurs qui se tiendront prêts dans une barque. Croyez-moi, mon ami ! Je sens que nous réussirons.

Paul Brévalliers saisit les petites mains frémissantes et les baisa.

— Que Dieu vous entende ! dit-il tout bas.

Ils étaient si émus qu'ils ne voyaient pas, sur la colline, de l'autre côté du vallon, des promeneurs qui s'arrêtaient pour les observer.

Paul reprit :

— J'ai un ami aviateur qui peut se trouver ici dans trois jours avec son oiseau. Je vais lui écrire de quoi il s'agit. Nous prendrons rendez-vous sur un point quelconque de la côte, d'où nous arriverons par la voie des airs !

— Vous survolerez la mer et vous atterrirez près de l'endroit où nous vous attendrons. Et pas un mot à personne de nos amis.

Si Geneviève avait été moins absorbée par le « grand coup » qu'elle méditait, elle n'eût pas manqué de sentir une froideur inaccoutumée l'accueillir à *Ker Avel*.

Le déjeuner fut morne. M^{me} Martineau et M^{me} Le Bihan parlaient peu, Jean-Louis était sombre, Lucienne agitée, Hélène distraite. Seul, le docteur gardait son habituelle bonne humeur et causait gaiement avec M. Le Bihan.

A la fin du repas, tout à coup, Lucienne éleva la voix :

— Moi, je trouve que la liberté d'allures des jeunes filles modernes vaut bien mieux que les airs ingénus des « sainte nitouche » auxquelles on donnerait, comme dit ma vieille nourrice, le bon Dieu « sans confection ».

Tirée de sa rêverie par l'organe claironnant de Lucienne, Vivette répéta en riant :

— Le bon Dieu sans confection ! n'est pas mal.

— Ça vous semble drôle ? dit Hélène.

— Sans doute !... A vous aussi, je crois ?

— Oui...

— Eh bien ! Que voulez-vous dire ?

Lucienne leva les yeux au ciel et se mit à chançonner :

— Le toupet est une belle chose !

Cette fois, Vivette se cabra :

— Que signifie ?

On se levait de table. M^{me} Le Bihan appela sa nièce :

— Vivette ! J'ai à te parler.

Déjà inquiète, la jeune fille s'écria :

— Mes tantes de Quimperlé seraient-elles malades ?

M^{me} Le Bihan fit signe que non, et Vivette, rassurée, la suivit dans sa chambre.

— Assieds-toi là ! dit M^{me} Le Bihan.

Vivette s'assit sur une chaise en face du fauteuil où sa tante s'était installée.

— Je suis mécontente de toi, Geneviève. Je t'ai vue ce matin — et je n'étais pas la seule,

hélas ! — te promener dans les bois avec Paul Brévalliers

Vivette rougit.

— Il te baisait les mains, tu souriais...

M^{me} Le Bihan s'interrompt, suffoquée :

Vivette souriait encore !

— Ma tante, ce n'est pas du tout ce que vous pouvez croire.

— Comment, ce n'est pas du tout ce que je peux croire ! Toi que j'ai connue si correcte, si bien élevée, tu cours les bois avec un monsieur qui t'embrasse, qui te dit qu'il t'aime...

Vivette secoua la tête :

— Vous étiez trop loin pour entendre ce qu'il me disait. Paul ne m'aime pas. Il en aime une autre, et c'est pour cela qu'il embrassait mes mains.

M^{me} Le Bihan se dressa, exaspérée.

— C'est parce qu'il en aime une autre qu'il t'embrasse, toi ? Quelle est cette histoire ?

Elle semblait si bouleversée que Vivette n'y put tenir, et se mettant à genoux tout près du fauteuil, elle dit doucement :

— C'est une histoire que je vous raconterai dans quelques jours, ma petite tante, mais pas aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Elle n'est pas finie. Dans quelques jours, elle sera finie, et elle sera peut-être si belle !...

M^{me} Le Bihan sentait son indignation se dissi-

per devant les grands yeux purs qui soutenaient avec tant de candeur ses regards irrités.

— Il faut avoir confiance en moi, ma tante. Vous devez me croire ! Quand donc vous ai-je menti ?

— Jamais, concéda M^{me} Le Bihan. Mais tu veux que je croie contre l'évidence.

— Oui, car vous ne savez pas.

— Alors, explique-toi, parle !

— Je ne peux pas. Dans quelques jours vous saurez tout. En attendant, ayez confiance en moi, ma tante. Je suis toujours la même.

— Eh bien ! soit. Je veux te croire. Mais d'autres t'ont vue, qui seront peut-être plus difficiles à convaincre !

Quels étaient ces autres ? Geneviève se le demandait, tout en regagnant sa chambre. Elle était si bien plongée dans ses réflexions que, sans se douter de ce qu'elle faisait, elle monta un étage de plus, ouvrit une porte... et se trouva dans le studio de Jean-Louis.

— Oh ! pardon...

Elle sortait plus vite qu'elle n'était entrée, quand le bruit d'un sanglot étouffé l'arrêta sur le seuil.

— Qu'y a-t-il, Jean-Louis?... Avez-vous du chagrin ?

— Que vous importe ?

Une voix féminine ajouta :

— Allez retrouver Paul Brévalliers !

Et Geneviève aperçut Hélène auprès de son

frère. Alors elle rentra, s'avança vers Hélène :

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ?

Hélène leva les épaules :

— Nous vous avons vue ce matin. Ah ! c'était édifiant !...

Vivette se tourna vers Jean-Louis.

— C'est... Ce n'est pas pour cela que vous pleurez ? dit-elle d'une voix qui tremblait un peu.

— Mais si !... C'est pour cela ! s'écria Hélène. Parce qu'il est assez bête pour vous aimer, lui aussi.

Vivette était devenue toute rose.

— « Aussi » est de trop. Paul ne m'aime pas !... Oui, oui, je sais ce que vous allez dire. Ne le dites pas, ça vaudra mieux.

Là-dessus, elle sortit, si fière et souriante, que le frère et la sœur en restèrent interdits.

En descendant au premier, elle entendit la voix de M. Le Bihan causant avec sa femme. Elle frappa, et, aussitôt entrée :

— Mon oncle, est-ce que, vous aussi, vous doutez de moi ?

L'indignation la dressait toute droite.

— Moi ? dit le professeur, douter de ma Vivette ? Ah ! non, jamais de la vie.

M^{me} Le Bihan intervint :

— Je lui ai tout raconté, mais il a la foi du charbonnier ! Il ne t'a pas vue, lui, te promener tendrement avec Paul Brévalliers.

— Si même je l'avais vue, déclara-t-il, je la

— Je n'aurais si elle m'affirmait qu'elle n'a aucun reproche à se faire

Vivette lui sauta au cou.

— Merci, mon oncle ! Dans trois ou quatre jours, on saura tout, et on regrettera peut-être de m'avoir mal jugée. Vous seul, vous avez confiance en moi. Merci !

XV

LA VEILLE DES ARMES

Le lendemain matin, M^{me} Martineau pria Vivette d'excuser son fils, parti de bonne heure à la pêche avec un marin du pays. La séance de pose était remise à un autre jour.

Vivette n'en fut point fâchée : Jean-Louis évitait un tête-à-tête qui eût été gênant pour tous deux.

Pauvre Jean-Louis !... Sa jalousie s'expliquait assez bien, et Geneviève devait s'avouer qu'à sa place elle eût pris ombrage, comme lui, des promenades quotidiennes qu'elle faisait avec un

autre... Car Jean-Louis l'aimait, elle s'en doutait depuis l'arrivée à *Ker Avel*, et surtout depuis ce jour où, pour traverser la grève semée de pierres, il l'avait si doucement portée dans ses bras.

Traverser la vie ensemble, elle et lui?... Vivette sourit. Qui donc avait pris dans son cœur la place qu'elle avait d'abord, en secret, donnée au fiancé de Madeleine, si ce n'était lui, le loyal et cher camarade?

Il souffrait en ce moment, mais le soupçon s'envolerait, tel un vilain rêve, quand l'heure serait venue. Vivette se disposait à sortir quand sa tante l'appela :

— Où vas-tu?

Vivette enfonça son chapeau sur sa tête.

— Ma petite tante, je vais là où je vais tous les jours.

— Rejoindre M. Brévalliers?... Et cela va durer combien de temps encore?

— C'est peut-être la dernière fois, dit Vivette tranquillement. Je vous ai dit hier que l'histoire allait être finie ; eh bien ! nous allons préparer son dénouement ; et pour vous prouver qu'elle est très morale, je vous demande, ma petite tante, de dire un chapelet pour sa réussite.

M^{me} Le Bihan ne se hâta point de dire son chapelet. Accompagnée de M^{me} Martineau, elle suivit de loin sa nièce, la vit monter jusqu'à la ferme, puis descendre le versant de la colline, Paul marchant à ses côtés, traverser la vallée et

se diriger vers une demeure située à flanc de coteau, qui brillait de feux irisés sous le soleil matinal.

— La Maison de Nacre ! s'écria M^{me} Martineau : « la maison hantée », comme l'appellent les gens du pays. Je la croyais inhabitée.

— Elle ne l'est pas... Voyez-vous ces deux femmes qui font des signes à ma nièce du haut d'une terrasse ? Évidemment, Vivette et M. Brévalliers leur font des visites quotidiennes... mais pourquoi tous ces mystères ? Ma nièce me promet le mot de l'énigme dans quelques jours. Il n'y a qu'à patienter.

Pendant que Geneviève et Madeleine jouaient du piano, Paul Brévalliers prit M^{me} de Lyron à part :

— Nous trouvons Madeleine beaucoup mieux. Quel est votre avis, à vous, qui ne la quittez pas ?

— Mon avis, dit M^{me} de Lyron, j'ose à peine l'exprimer, j'ai si peur de me bercer d'illusions !... Mais je note des progrès nombreux, depuis que votre charmante amie vient voir ma fille.

— Nous avons pensé, reprit le jeune homme, que le moment semble venu de tenter une épreuve décisive.

— Quelle épreuve ? interrogea la mère inquiète.

Il lui expliqua aussitôt l'idée de Geneviève.

le grand projet qu'ils formaient ensemble, l'espoir qu'ils avaient en un choc violent, évocateur du passé, qui peut-être guérirait le cerveau qu'un choc analogue avait bouleversé.

D'abord effrayée de la hardiesse du plan qu'il développait, M^{me} de Lyron fut bientôt gagnée par la confiance de ses jeunes amis.

— En avez-vous parlé à un médecin? demanda-t-elle encore.

— Je m'en suis bien gardé!... Vivette a sondé le terrain, le D^r Martineau ne lui permettrait rien. Il ne se doute même pas de nos visites ici, ni de la cure que nous avons entreprise.

— Je me demande, reprit M^{me} de Lyron, comment les amis de Vivette interprètent ses absences de chaque matin. Ils voient bien qu'elle les évite, ils doivent deviner qu'elle leur cache quelque chose?

Paul n'avait jamais envisagé ce côté de la question. Inconsciemment égoïste, il ne voyait que le but à atteindre, sans comprendre que ses sorties quotidiennes avec Geneviève pouvaient prêter à des médisances.

La réflexion émise par la mère de Madeleine le surprit.

— Dans la famille Martineau, dit-il, on a l'excellente habitude de laisser à chacun une entière liberté jusqu'au déjeuner de midi. Que Vivette se promène où il lui plaît, qui donc pourrait y trouver à redire?

Cependant, autour du vieux clocher, là-bas, onze coups s'égrenaient dans l'air limpide.

Paul tressaillit :

— Onze heures déjà !... Il faut que j'écrive tout de suite à Morion ; je n'ai que le temps.

M^{me} de Lyron serrait l'une contre l'autre ses mains qui tremblaient. Il lui prit le bras, dans un mouvement de filiale tendresse.

— Courage et confiance ! murmura-t-il. Priez Dieu de nous rendre notre Madeleine d'autrefois !

Tandis qu'il descendait vers Kérity avec Vivette, la remarque de M^{me} de Lyron lui revint à l'esprit, et il pensa tout haut :

— La mère de Madeleine paraît craindre que vos amis se scandalisent de nos promenades matinales. Quelle drôle d'idée !

Geneviève se tut. Elle s'était abstenue de toute allusion aux ennuis que lui attiraient ses charitables visites à une malade. Puisque Paul ne se doutait pas qu'en sortant seule avec lui chaque jour elle s'exposait à des commentaires désobligeants, tant mieux ! Vivette était trop fière pour se plaindre. Elle aussi, elle ne voulait voir que le but poursuivi.

— Quand pensez-vous avoir une réponse du capitaine Morion ? demanda-t-elle.

Paul réfléchit un instant.

— Je vais lui écrire avant déjeuner, porter ma lettre à la gare de Paimpol... Il la recevra, au

plus tôt, demain matin — s'il est en ce moment à Paris, bien entendu. Au cas où il serait encore en Syrie, combien de jours attendrions-nous?

Le lendemain, Paris s'éveillait embué d'une de ces brumes bleuâtres qui annoncent les chaudes journées d'une fin d'été parisien.

Les bords de la Seine s'enveloppaient d'écharpes azurées, et, de loin, les tours du Trocadéro prenaient l'apparence de minarets émergeant d'un brouillard de rêve.

Un officier qui longeait les quais s'arrêta un instant pour contempler cet aspect familier de sa ville natale. Il était revenu de Syrie l'avant-veille, et cet Orient de fantaisie lui faisait une impression amusante.

Il se dirigea vers l'avenue de la Bourdonnais où il habitait, et se disposait à y gagner son appartement du rez-de-chaussée quand sa concierge le rejoignit :

— Une lettre pour vous, Monsieur.

Il la remercia, prit la lettre et entra chez lui.

— Tiens !... L'écriture de Brévalliers. Pauvre garçon !... S'est-il consolé?

Il décacheta l'enveloppe et lut :

MON CHER AMI,

Voilà longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles. Que t'aurais-je pu dire? La même chose toujours, puisque c'était, hélas ! toujours la même

chose. Et maintenant?... Eh bien, maintenant, je me reprends à espérer! Une amie fraternelle a eu compassion de ma douleur; elle s'est donné pour tâche de distraire Madeleine, de tenter une guérison qui, après tout, n'a rien d'impossible. Avec ces maladies nerveuses, sait-on jamais? Un choc violent a brisé l'équilibre mental de ma bien-aimée, peut-être un choc de même nature pourrait-il le rétablir? Tu devines à quoi je pense... Veux-tu m'indiquer un rendez-vous en quelque coin de Bretagne où j'irai te rejoindre? Veux-tu qu'ensemble nous nous envolions vers Kérity? Comme l'an dernier, Madeleine me verra survoler la mer, elle assistera à notre atterrissage... Mon ami, je te connais trop pour douter un instant de ta réponse. Je traverse des jours d'angoisse et d'espoir qui me torturent et m'enchantent tour à tour. Si Madeleine pouvait guérir!... Si l'âme absente revenait dans le corps qu'elle a quitté!... Je ne peux en écrire plus long, je te dis à bientôt, de toute ma confiante affection.

Paul BRÉVALLIERS.

Le capitaine consulta sa montre.

— Huit heures et demie... *L'Oiseau-Vert* sera vite en état de reprendre son vol; c'est Brévalliers qui mettra plus de temps par le chemin de fer... Où vais-je lui donner rendez-vous?... Une idée!... Mon oncle de Quimperlé me réclame depuis un an. C'est à Quimperlé que j'attendrai Brévalliers... Et puissions-nous réussir notre grand coup!

Deux heures plus tard, Vivette aperçut Paul

venant à sa rencontre dans le sentier des bois, un télégramme à la main.

Sois demain, midi, à Quimperlé.

MORTON.

— A Quimperlé ! s'écria Vivette, ravie. Oh ! vous irez voir mes tantes, n'est-ce pas ?

— Je crois bien ! Je leur donnerai de vos nouvelles, je leur dirai que vous ne les oubliez pas.

— Elles le savent de reste, je le leur écris assez souvent. Ah ! que je serai contente que vous les connaissiez, elles sont si bonnes et je les aime tant !

La visite à la Maison de Nacre fut écourtée, car Paul tenait à partir aussitôt que possible pour Quimperlé.

Quand Vivette poussa la grille de *Ker Avel*, des regards inquisiteurs l'accueillirent. M^{me} Le Bihan s'efforçait vainement de patienter : la patience n'avait jamais été sa qualité dominante.

— Dis-moi, Vivette, c'est à la Maison de Nacre que tu vas tous les matins ?

— Oui, ma tante.

— Tu y as des amis ?

— Oui. Une jeune fille et sa mère.

— Mais pourquoi, je te le demande, entourer ces visites de tant de dissimulation ?

Vivette songeait.

— Demain, murmura-t-elle, demain vers quatre heures et demie... Après cela, je pourrai tout vous dire.

M^{me} Le Bihan comprit qu'elle n'en tirerait rien de plus, et elle la laissa se plonger dans la lecture des missives arrivées de Quimperlé, toutes pleines de l'affection des deux vieilles demoiselles qui lui racontaient les nouvelles locales, les mots amusants de Soizek et les tours impayables de Minet.

Voilà trois fois, écrivait M^{lle} Astérie, que Soizek nous sert des pommes de terre réchauffées. A mes observations, elle répond avec la belle placidité que tu lui connais : « Dame oui, mam'zelle, c'est pas bien bon. Mais Minet n'aime pas les pommes de terre. Alors, quand il en reste, faut bien que vous les mangiez ! »

Hélène et Lucienne rentraient de Paimpol où elles étaient allées faire des achats. Sans doute avaient-elles échangé, au sujet de Vivette, des propos dénués d'indulgence ; Lucienne s'était apparemment livrée à ce qu'elle appelait le plus grand plaisir de l'amitié : « Casser du sucre sur le dos des amis absents. »

— De quel air elles me dévisagent ! constata Vivette ; si ça devait continuer longtemps, j'en deviendrais enragée !

Pendant le déjeuner, M. Le Bihan mit la conversation sur son livre *l'Histoire des Moines gyrovagues*, racontant au D^r Martineau quelle

aide intelligente et zélée il avait trouvée en sa nièce.

— Vivette n'a pas dû être une secrétaire bien assidue depuis qu'elle est à Kérity? insinua Lucienne.

— Elle est ici pour se distraire plutôt que pour travailler, répliqua le professeur un peu sèchement. Si elle se promène au lieu d'écrire, pendant ces belles matinées d'été, elle a raison.

Vivette leva sur son oncle des yeux reconnaissants.

— Dans quelques jours, si vous voulez, mon oncle, nous pourrons reprendre nos *Moines gyrovagues*.

— Quand vous aurez fini de « gyrovaguer » vous-même, fit l'incorrigible Lucienne.

— Allons, mes enfants, cessez de vous quereller, intervint le D^r Martineau. Geneviève, vous ne mangez pas?... Reprenez un morceau de cette tarte aux prunes? Catherine les réussit très bien.

— Merci, docteur... Je n'ai plus faim, dit Vivette qui luttait contre un énervement assez compréhensible.

Enfin, on se leva de table, et Geneviève fit une courte promenade en compagnie de son oncle.

Mais tout n'était pas prêt pour le lendemain. Vivette, qui entendait ne rien laisser au hasard — dans la mesure du possible, — s'en fut à travers le village, à la recherche de quelque pè-

cheur. Elle n'oubliait pas l'inquiétude que Madeleine lui inspirait lorsqu'elle parlait du palais merveilleux que son fiancé habitait « au fond de la mer qui chante ». Tenterait-elle de s'y précipiter pour répondre à l'appel des cloches qui hantaient ses rêveries? Il fallait tout prévoir.

Vivette connaissait plusieurs pêcheurs, mais, par un malencontreux hasard, aucun d'eux ne se trouvait au logis. La mer était calme, ils en profitaient pour aller à la pêche.

Enfin, sur le pas de sa porte où il raccommodait ses filets, elle découvrit un vieux loup de mer qu'elle avait souvent gratifié de menus présents.

— Bonjour, père Mathieu! Comment va la santé?

— Pas mal, Mam'zelle! Et quand je vous vois, il me semble que ça va encore mieux.

Il s'empressa de lui faire une place sur son banc de pierre, et reçut avec un évident plaisir le tabac et le chocolat que lui offrit la jolie visiteuse.

— Dites-moi, père Mathieu, commença Vivette, est-ce que vous voudriez, un jour, m'emmener sur votre bateau faire une petite promenade?

— Ah! pour sûr, Mam'zelle! fit le brave homme tout réjoui. Quand vous voudrez!

— Alors, demain par exemple, vers les quatre heures et demie, ça vous irait-il?

— Ça me va tout à fait !... Où voulez-vous embarquer ?

— A Beauport, dit-elle. Vous m'attendrez en face de la prairie, il y a un chemin qui descend entre les rochers.

— Entendu !

Et Vivette s'en fut de son pas léger.

XVI

« L'OISEAU-VERT »

Au-dessus de Quimperlé, le vrombissement d'un avion se fit entendre, de plus en plus proche, et les gens qui passaient dans les rues levèrent les yeux avec surprise. L'avion descendait, se dirigeant vers les prairies qui s'étendent à la sortie de la ville, vers le vallon de l'Ellé.

Des gamins accouraient, de toute la vitesse de leurs petites jambes, suivis par une foule curieuse, et bientôt, devant une assistance aussi variée que nombreuse, le capitaine Morion opéra un atterrissage impeccable.

Un grand vieillard qui, de sa fenêtre, l'avait vu arriver, quitta rapidement sa maison en bordure de la prairie pour presser l'aviateur dans ses bras.

— Enfin, te voilà !... Tu descends du Ciel, tandis que je te croyais en Syrie.

— Il y a trois jours que je suis revenu, mon oncle. Vous voyez que je n'ai pas oublié ma promesse ! Où vais-je garer mon oiseau ?

— Voici, dit M. Duranton, une remise où il sera très bien.

L'avion dûment installé dans un vaste hangar, le capitaine Morion eut à répondre aux multiples questions de son hôte. Pendant qu'ils devisaient, tout joyeux de se retrouver, la cloche de la grille retentit et un visiteur fut introduit.

— Paul !... s'écria le capitaine en embrassant son ami. Mon oncle, je vous présente mon cher camarade, Paul Brévalliers. Comment m'as-tu si bien repéré ?

Paul sourit.

— Ce n'était pas difficile !... J'ai entendu ton oiseau, je n'ai eu qu'à demander où il s'était posé : tout Quimperlé m'a renseigné !

— Soyez le bienvenu, Monsieur ! dit M. Duranton. Maryvonne, un couvert de plus !

Le repas très soigné fut égayé par l'oncle et le neveu, doués tous deux d'un heureux caractère et d'un excellent appétit. Quant à Paul, il était trop ému pour faire honneur à la cuisine de Maryvonne.

— Pourquoi, s'informait M. Duranton, as-tu baptisé ton avion *l'Oiseau-Vert*? Cela fait penser à une perruche!

— Eh! c'est cela, en effet. Je lui ai donné ce nom en souvenir d'une perruche que mon père m'avait rapportée de ses voyages, quand j'étais enfant, et qui a fait ma joie pendant de longues années. C'était une petite bête fort sympathique, nous étions les meilleurs amis du monde. Elle a passé de vie à trépas il y a trois ans, ce qui m'a vraiment peiné. Je l'ai fait naturaliser, et elle me tient compagnie dans mon avion à titre de fidèle mascotte.

Le déjeuner terminé, Paul dut aller, comme il l'avait promis, rendre visite aux tantes de Geneviève.

Il rentra dans la ville, reprit cette rue du Château qu'il connaissait maintenant, s'arrêta devant le vieil hôtel en face des ruines de Saint-Colomban. Soizek vint lui ouvrir, le conduisit au grand salon, courut prévenir « ces dames ». Et quand arrivèrent M^{lle} Astérie et M^{lle} Delphine, il lui sembla les reconnaître, tant Vivette lui en avait fait un portrait ressemblant.

— Mesdemoiselles, commença-t-il, je suis chargé par votre charmante nièce de vous apporter ses affectueux messages.

— Elle n'est pas malade?... s'inquiéta M^{lle} Delphine.

— Elle se porte à merveille! Je l'ai vue hier et je la verrai ce soir.

— Ce soir? Impossible. Aucun train ne vous y conduirait avant demain.

— Aussi, n'est-ce point le train, mais l'avion qui m'y conduira.

— Oh!... Alors, c'est vous qui êtes venu ce matin en avion? s'écria M^{lle} Astérie.

— C'est mon ami, le capitaine Morion, qui est venu du Bourget sur *l'Oiseau-Vert*. Moi, j'avais pris le train à Paimpol. Mais nous repartons ensemble pour Kérity cet après-midi.

Stupéfaction des deux demoiselles.

— Jamais je n'ai vu un avion de près, dit M^{lle} Delplîne. Serions-nous indiscrètes en assistant à votre départ tantôt?

— Non, certes! s'écria le jeune homme, mais *l'Oiseau-Vert* est garé assez loin d'ici, chez M. Duranton, l'oncle du capitaine.

Nouvelles exclamations de surprise.

— Comment! votre camarade est le neveu de notre vieil ami Duranton?... Quel original!

— C'est un archéologue très érudit, je crois, dit Paul.

— Oui, oui, fort savant, mais parfois si bizarre. Feu sa pauvre femme en savait quelque chose!... Un jour qu'il avait découvert au fond d'un tumulus un squelette gaulois, il a installé ce squelette dans un fauteuil du salon, en l'absence de M^{me} Duranton. Quand elle est rentrée, à la nuit, et qu'elle a vu cela, elle s'est évanouie de terreur.

M^{lle} Astérie revint à des préoccupations plus urgentes.

— Cela vous dérangerait-il beaucoup, Monsieur, d'emporter quelques fruits pour notre nièce?

— Si le colis n'est pas trop gros, nous l'emporterons avec grand plaisir! promit Paul en souriant.

Mais l'anxiété ne l'abandonnait pas, et, malgré ses efforts, M^{lles} Le Bihan percevaient en lui un malaise qu'elles ne s'expliquaient pas.

Elles conduisirent le visiteur au jardin, lui parlèrent de Vivette, le chargèrent de fleurs et de fruits. Une idée leur était venue : Paul aimait Geneviève, il était venu leur demander sa main. Elles en avaient le cœur un peu serré, bien qu'il leur inspirât de la sympathie.

Le temps passait. M^{lle} Delphine étant moins souffrante de ses rhumatismes, toutes deux accompagnèrent Paul jusqu'à la vallée, où elles eurent la satisfaction d'assister au départ de *l'Oiseau-Vert*.

Après quoi, elles regagnèrent la rue du Château, en commentant la visite qui avait rompu la monotonie de leur existence.

— Il n'a pas osé parler, conclut M^{lle} Astérie. Ce jeune homme est plus timide que je ne l'aurais cru.

XVII

LA GRANDE ÉPREUVE

Ce même jour, de bon matin, Vivette se rendit à l'église et se mit à prier avec toute sa ferveur de Bretonne, dans le vieux sanctuaire où tant de prières étaient montées de tant de cœurs en peine.

— Mon Dieu, mon Dieu, exaucez-moi ! Quand je suis venue à Kérity, je me faisais une joie de revoir Paul, j'aurais aimé qu'il m'aimât... Mais qu'était cela auprès de l'amour de Madeleine, qui avait perdu la raison parce qu'elle le croyait mort ? Quand j'ai connu leur histoire, vous savez bien, mon Dieu, que je n'ai plus pensé qu'à guérir Madeleine pour qu'ils soient heureux. Vous m'avez envoyée ici pour cela ; maintenant, l'heure sonne... Bénissez nos efforts, mon Dieu ! rendez la raison à Madeleine, rendez-leur le bonheur à tous deux, et à la pauvre mère qui a tant souffert... S'il faut un miracle, ô mon Dieu, faites le miracle, vous qui pouvez tout !...

Vivette sonnait à la grille de la Maison de Nacre.

La domestique qui vint lui ouvrir sembla toute surprise de la voir arriver seule.

— M. Paul n'est pas malade?

— Non, il viendra plus tard. Comment vont ces dames?

— Très bien ! dit la brave femme dont la figure ridée s'éclaira d'un sourire. Depuis que Mademoiselle vient la distraire, notre demoiselle est toute changée. Ça ne lui valait rien d'être toujours seule avec ses idées de l'autre monde.

— Et M^{me} de Lyron?

— Elle aussi va mieux. Mais, depuis hier, elle paraît si agitée, je me demande ce qu'elle a.

Geneviève aperçut M^{me} de Lyron qui traversait le jardin, et elle la rejoignit au plus vite.

— Ne craignez rien, chère Madame. Tout ira bien, vous verrez.

— Où est Paul?

— A Quimperlé, où il doit retrouver le capitaine Morjon. Ils seront ici dans l'après-midi. Nous les attendrons près de la prairie de Beauport, c'est là qu'ils doivent atterrir.

M^{me} de Lyron tremblait.

— Ne faisons-nous pas une imprudence? Au moment où Madeleine est en bonne voie, n'allons-nous pas tout compromettre?

Geneviève la rassurait de son mieux.

— Madeleine ne songe pas à sortir aujourd-

d'hui, reprit la mère. La préviendrons-nous tout de suite?

— Je crois préférable de lui en parler après déjeuner, quand je reviendrai, car elle veut toujours agir sans délai.

Madeleine avait vu son amie ; elle accourait joyeuse, l'entraînant vers le court de tennis où elle prenait maintenant, chaque jour, un exercice qui ramenait les couleurs sur ses joues et la souplesse dans ses mouvements.

Vivette se rappelait la pâle jeune fille vêtue de noir, aux gestes rares, à la pensée absente.

Une angoisse l'étreignit un instant. La mère avait-elle raison? N'allait-on pas replonger Madeleine dans sa nuit, en essayant de rendre la lumière à ce cerveau malade?

Mais non ! Vivette n'est point de celles qui se laissent gagner par le découragement. Tout ira bien. En quittant les deux femmes qui l'accompagnaient jusqu'à la route, elle leur lance d'une voix claire :

— A tantôt !

A déjeuner, on fait honneur à la pêche de Jean-Louis, accommodée, selon les règles de l'art, par la cuisinière de M^{mo} Martineau.

Il y a surtout un certain homard à l'américaine... Vivette s'en souviendra longtemps, parce que chaque minute de cette journée restera dans sa mémoire. Une chose l'ennuie : elle

voudrait que l'on ne fit pas cuire les homards tout vivants, mais la cuisinière lui répond avec désinvolture :

— Bah ! Mam'zelle, on l'a toujours fait ! Depuis l'temps, ils sont habitués.

A Quimperlé, Soizek lui oppose le même argument. Il faut croire que c'est celui de tous les cordons bleus.

Le D^r Martineau commence une dissertation sur la sensibilité présumée des crustacés. Hélène murmure d'un air moqueur :

— Que vous êtes bonne... pour les animaux !

Vivette s'aperçoit que Jean-Louis a l'air triste. Sans doute est-il encore jaloux ? Que ne peut-il assister à la scène de l'après-midi !...

Après tout, pourquoi pas ?

Vivette passe près de lui en sortant du jardin :

— Soyez à quatre heures au-dessus de Beauport, vous verrez arriver un oiseau qui vous expliquera bien des choses.

Enigmatiques paroles auxquelles Jean-Louis ne comprend rien.

Déjà Vivette est loin. Elle traverse les bois, elle voit briller à travers les arbres la Maison de Nacre qui n'abritait que malheur et désespoir au moment où elle est arrivée à Kérity. Ce soir, que se passera-t-il entre ses murs ?

Les vieux domestiques sont tout surpris de voir revenir Vivette l'après-midi. M^{me} de Lyron cache à grand'peine son agitation. Quant à Ma-

deleine, elle est aujourd'hui plus nonchalante que de coutume ; elle se balance dans un rocking-chair, sur la terrasse. Vivette s'assied à côté d'elle.

— Ce point de vue est ravissant, dit-elle. J'aurais dû apporter ma boîte d'aquarelle.

— Oui, dit pensivement Madeleine, il y a des peintres qui aiment beaucoup ce pays. J'en ai connu un, autrefois, qui peignait les bois et la mer, et qui faisait mon portrait... Je ne puis pas me rappeler son nom.

M^{me} de Lyron essuie une larme qui perle à sa paupière.

— Pourquoi pleures-tu, maman ? Tu crois qu'il est mort ? On ne sait jamais si les gens sont morts. Quelquefois ils sont là, mais on ne les voit plus... Viviane le sait bien, n'est-ce pas, Viviane?... Vous qui êtes fée, vous savez tant de choses.

Vivette sourit d'un air mystérieux.

— Je sais beaucoup de choses, en effet, dit-elle en baissant la voix. Je vous les raconterai quand nous nous promènerons dans les bois.

— Je ne me promène jamais.

— Avec moi ? insiste Geneviève. Ne voulez-vous pas revoir la mer qui chante ?

— La mer qui chante... Avec vous, je veux bien. Dans quelques jours.

— Non, pas dans quelques jours, aujourd'hui ! Les bois sont pleins d'oiseaux, la mer est verte et bleue. Venez avec moi !

— D'abord, jouons du piano, dit Madeleine. Nous nous promènerons ensuite.

Par bonheur, le piano l'ennuie bientôt. Elle se lève.

— Une partie de tennis? propose-t-elle.

— Non, une partie de promenade, réplique Vivette qui consulte sa montre, non sans inquiétude.

Il est trois heures et demie. Vivette glisse son bras sous celui de Madeleine et se dirige vers la porte du parc. M^{me} de Lyron les suit. La malade est sortie de son jardin pour la première fois depuis un an. Sur la route, elle s'arrête.

— Le vaste monde... Le monde où il n'est plus.

Vivette l'entraîne doucement. Elles descendent de la colline, au milieu des sveltes bouleaux vêtus de satin blanc et des pins maritimes aux houppettes aiguës. Les bois sont pleins de chèvrefeuilles sauvages, dont la senteur se mêle aux effluves marins. Madeleine embrasse du regard la mer et le ciel immenses. Tout à coup, désignant la nue au-dessus de Paimpol, elle s'écrie :

— Là, là, voyez... Quel est cet oiseau?

— C'est un avion, dit Vivette, qui serre à la dérobée la main de M^{me} de Lyron presque défaillante.

Madeleine, de ses yeux éblouis, fixe le point de l'espace où évolue l'oiseau mystérieux.

— L'entendez-vous? dit-elle, haletante. Il descend!

L'avion descend, en effet, il approche, dans un vrombissement de plus en plus sonore. On distingue la silhouette de deux hommes.

Madeleine se tord les mains.

— L'avion va prendre feu, dit-elle d'une voix rauque. Paul va se jeter à la mer... Paul va mourir!

— Non, dit Geneviève avec énergie, il va atterrir dans la prairie... C'est lui, le reconnaissez-vous? c'est votre fiancé.

Madeleine jette un grand cri :

— C'est lui! Oui, oui, c'est lui! J'entends les cloches qui sonnent au fond de la mer. Je viens, mon bien-aimé, je viens!...

En vain sa mère et Vivette essaient de la retenir : ses forces sont décuplées par une exaltation subite. Elle réussit à briser leur étreinte ; d'un dernier effort elle se dégage, si violemment que Vivette chancelle et tombe sur le chemin. Alors, la démente, libérée, court jusqu'aux rochers qui surplombent la mer, et les deux bras étendus, elle s'élance dans les flots.

Jusqu'à son dernier jour, Geneviève se souviendra de cette affreuse vision. Elle se reverra sur la route où Madeleine l'a jetée, se relevant toute meurtrie, pour immobiliser dans ses bras M^{me} de Lyron, qui semble, elle aussi, perdre la raison.

Mais le cauchemar fut bref. Le père Mathieu,

qui attendait « la demoiselle » pour une promenade en canot, était à son poste. Il eut vite fait d'approcher de la désespérée, qui d'abord se débattait, ne voulait point être sauvée, puis, prise de faiblesse, ne résista plus. Le vieux pêcheur la saisit dans ses bras, l'allongea au fond du canot... Déjà les deux aviateurs atterrissaient, Paul se précipitait vers la forme inerte et ruisselante que Mathieu venait de déposer sur l'herbe.

M^{me} de Lyron, à genoux auprès de sa fille, soulevait entre ses mains la tête exsangue qu'elle couvrait de baisers. Tout à coup elle se sentit doucement touchée à l'épaule, et, se retournant, aperçut un jeune homme qu'elle ne connaissait pas.

— Laissez-moi tenter de la ranimer, Madame... Je suis médecin, Jean-Louis Martineau.

La pauvre femme se tordait les mains.

— Oh ! docteur, sauvez-la, sauvez-la !

Déjà, Jean-Louis, aidé de Paul Brévalliers, mettait en œuvre les moyens classiques de secours aux noyés.

Après de longs efforts, ils réussirent à rappeler le souffle dans les poumons, à rétablir la circulation dans le corps insensible.

Tout à coup, Geneviève se vit entourée de ses amis de *Ker Avel*, inquiets et agités.

— Vivette, tu es blessée ! tu saignes ! s'écria M^{me} Le Bihan.

— Ma tête a un peu porté sur les cailloux, ce n'est rien.

— Qu'en sais-tu ? Cela peut être grave ! Rentrez avec nous !

— Pas ce soir, ma tante, je vous en supplie ! Je ne peux pas quitter Madeleine, n'est-ce pas, Jean-Louis ?

Le jeune médecin la considère un instant.

— Je voudrais bien, en effet, que vous restiez près de la malade cette nuit.

Il se tourne vers M^{me} Martineau.

— Maman, envoie-nous mon père le plus tôt possible. Et soyez tranquilles, Mesdames, Vivette ne risque rien. Elle vous reviendra demain ! Aujourd'hui, elle sera notre infirmière.

Les deux dames durent se résigner à regagner *Ker Avel* sans Vivette.

Bientôt on arriva du village avec une civière où Madeleine fut étendue, toujours inanimée ; puis on la porta, lentement, jusqu'à la Maison de Nacre.

XVIII

CLARTÉS

Madeline repose maintenant dans sa chambre. M^{me} de Lyron, Vivette et Paul Brévalliers sont à son chevet.

Jean-Louis appelle à mi-voix Vivette, qui le rejoint au salon.

— Vous allez enfin me permettre de m'occuper de votre blessure !

— Oh ! ma blessure !... C'est moins que rien.

— Je pourrais dire comme votre tante : qu'en savez-vous?... Les cailloux qui vous ont écorchée n'étaient sans doute pas aseptiques ! Y a-t-il de l'eau bouillie, de l'ouate, de la teinture d'iode ?

La femme de chambre les conduit à la salle de bains, s'active de son mieux autour de Geneviève, présentant les objets que lui réclame Jean-Louis.

Lavée avec soin, la blessure de Vivette est

traitée selon les règles de l'art ; puis un pansement la recouvre, fixé par un léger bandeau.

— L'invalidé à la tête de bois ! dit Vivette en souriant à l'image que lui renvoie un miroir.

Tous deux rentrent au salon. Jean-Louis a un moment de surprise devant le portrait aux yeux crevés.

— La première fois que je l'ai vu, il m'a fait peur, dit Vivette, parce que deux yeux vivants brillaient dans les trous de la toile.

Jean-Louis désigne un fauteuil à Vivette et s'assied en face d'elle.

— Quelques précisions me seraient nécessaires, dit-il. Pourquoi cette jeune fille a-t-elle voulu se tuer ? Et que fait ici Paul Brévalliers ?

Vivette l'observe entre ses longs cils.

— Il est très naturel que Paul soit ici, dit-elle paisiblement, puisque Madeleine est sa fiancée.

Jean-Louis bondit.

— Paul Brévalliers est fiancé à cette jeune fille ?

— Mais oui ! Depuis plus d'un an... L'été dernier, Paul a failli mourir dans un accident d'aviation. Madeleine y assistait... Elle l'a cru noyé et ellè est devenue folle. Vous rappelez-vous qu'un jour je vous ai demandé si la folie causée par une émotion violente pouvait guérir ?

Jean-Louis s'en souvient. Elle continue :

— Vous avez parlé, à ce sujet, d'un village de Belgique où des familles reçoivent des alié-

nés qui partagent leurs travaux et leurs délasséments, ce qui, souvent, produit la guérison. J'ai entrepris de distraire Madeleine...

— C'est là que vous alliez tous les matins? s'écrie-t-il, tandis que son visage s'illumine de joie.

— Oui, c'est là. Comprenez-vous, maintenant?... Ensuite, voyant Madeleine en bonne voie, nous avons tenté une grande épreuve...

— Vous avez préparé le coup de l'avion? C'était risqué!

Vivette le regarde avec angoisse :

— Puissions-nous avoir réussi!

On sonne à la grille. C'est le D^r Martineau. Il examine la malade, prend Jean-Louis à part, écoute ses explications et indique les soins à prendre.

— Vivette restera auprès de son amie puisqu'elle le désire, dit-il. Je suis sûr qu'elle fera une excellente infirmière. De plus, il vaut mieux que la malade, en revenant à elle, se voie entourée de personnes qu'elle connaît. Toi, Jean-Louis, tu te tiendras prêt à intervenir s'il se passait quoi que ce soit d'anormal. Quant à vous, Paul, vous pouvez rentrer à votre hôtel.

Mais Paul se refuse énergiquement à sortir de la Maison de Nacre. Il veut être là au moment où Madeleine reprendra ses sens. Une immense espérance s'est emparée de lui. Il serre les mains frémissantes de M^{me} de Lyron dans les siennes :

— Courage !... Tout va bien ! Je sens qu'elle nous sera rendue ! Nous retrouverons notre Madeleine de jadis, notre bien-aimée !

— Mon fils !... Que le Ciel vous entende ! dit-elle en l'embrassant.

Madeleine n'a pas bougé. Sa mère s'assied auprès de son lit, tandis que les hôtes de la Maison de Nacre prennent place dans la salle à manger où elle a fait servir le dîner.

— Souvent, dit Paul, je me suis assis à cette table... Mornes repas, où, seule, M^{mo} de Lyron m'adressait la parole, Madeleine gardant un silence dédaigneux devant « l'étranger »... Dans la maison, au jardin, partout elle voyait des « étrangers »... Hallucinations que Vivette, par son influence ferme et douce, a su dissiper. Vivette est un peu fée, d'après Madeleine.

Bientôt, il se lève de table.

— Vous permettez ? Je retourne là-haut.

Jean-Louis et Vivette restent seuls.

— Vivette?... dit Jean-Louis. Est-ce que... est-ce que vous pourrez jamais me pardonner d'avoir douté de vous ?

Il a l'air si malheureux, si confus, que Vivette se mord la lèvre pour garder son sérieux.

— Je crois, dit-elle, que je vous accorderai un généreux pardon. Nous devons pardonner, d'après l'Évangile, septante fois sept fois... Tout de même, n'allez pas en profiter pour recommencer soixante-neuf fois?...

Déjà Jean-Louis est à genoux près du fauteuil de Vivette.

— Jamais plus, promet-il, je ne douterai de vous. Si vous consentez à me confier votre vie, vous verrez combien je vous la ferai douce et heureuse !

Vivette sourit, une tendre lumière brille dans ses yeux couleur de mer.

— Mon ami, dit-elle, pensons d'abord à Madeleine. Vous êtes son médecin ; moi, je suis son infirmière... Remontons auprès d'elle.

Madeleine avait glissé de l'évanouissement dans le sommeil. Sa mère et Paul, immobiles à son chevet, guettaient un mouvement, si léger fût-il, mais elle ne remuait point.

— Madame, dit Jean-Louis, je vous supplie d'aller vous étendre et de tâcher de dormir. Vous aussi, Vivette.

— Non, dit Vivette, je ne quitterai pas Madeleine.

— Bien. Nous serons deux à la veiller.

— Nous serons trois, dit Paul.

— Trois, c'est trop. Allez dans la chambre voisine et reposez-vous.

— Je veux être présent quand elle se réveillera ! déclara-t-il.

— Je vous appellerai ! promet Jean-Louis.

Vivette s'installe dans le fauteuil que M^{me} de Lyron occupait à l'instant. Jean-Louis, qui a constaté chez la mère de Madeleine des signes

de faiblesse cardiaque, rentre à Kérity pour se procurer quelques médicaments. Il s'attarde un peu à causer avec son père, puis il revient, muni des toniques nécessaires et des conseils du D^r Martineau.

XIX

LE SOLEIL SE LÈVE.

Les heures passent... Il fait nuit. Le grand calme des soirs enveloppe la mer et les campagnes fraîches. La pensée de Geneviève évoque les semaines qu'elle vient de vivre... Le but poursuivi sera-t-il atteint?... Elle se revoit auprès de Paul Brévalliers, sur la colline d'où il regardait, si douloureusement, la Maison de Nacre. Comme Vivette a lutté, depuis ce moment-là, pour lui rendre sa fiancée ! Comme elle s'est attachée à cette jeune fille qui l'a aimée, elle aussi, dès le premier jour !...

Maintenant, Madeleine dort, là, sous la garde de sa « fée Viviane ». Une ardente prière frémit sur les lèvres de Vivette, tandis qu'elle regarde le pâle et beau visage...

Mais les émotions de cette journée furent trop

fortes. Une invincible lassitude détend ses membres... Quand Jean-Louis rentre sur la pointe des pieds dans la chambre de Madeleine, Vivette a fini par s'endormir.

Il s'assied en face d'elle et la contemple longuement. Ses mains sont jointes sur ses genoux, sa tête aux courtes boucles dorées s'appuie au dossier du fauteuil. Elle est si calme ainsi, presque enfantine dans l'abandon du sommeil. Est-ce là cet être de volonté qui, durant tant de jours, se dévouait à une démente, se laissant soupçonner et calomnier plutôt que de faillir à sa tâche?

Les heures passent.

Le jour va poindre sur les collines. Au loin se répondent des chants de coq, des gazouillis d'oiseaux. La chambre silencieuse s'emplit de lucurs roses.

Vivette se dresse, effrayée.

— J'ai dormi ! murmure-t-elle confuse. Quelle mauvaise infirmière je fais ! Et Madeleine ?

Jean-Louis se penche vers le lit :

— Elle va s'éveiller. C'est le moment critique.

Anxieux, M^{me} de Lyron et Paul arrivent. Enfin Madeleine ouvre ses yeux sombres... Elle regarde ce qui l'entoure, elle se dresse dans son lit. Elle murmure :

— Où est maman?... Où est Paul ?

Déjà, M^{me} de Lyron l'embrasse en pleurant de joie.

— Ma petite fille !

Madeleine regarde la fenêtre ouverte, toute embrasée des feux de l'aurore !

— Le soleil se lève !... dit-elle. Où est Paul ?

Le jeune homme s'avance. Madeleine lui sourit.

— Paul ! mon ami !... Qu'avez-vous ?... Je crois que vous pleurez ?... Qu'avez-vous tous ? Ai-je été très malade ?

Jean-Louis s'approche d'elle :

— Vous avez été malade, en effet. C'est fini, vous êtes guérie.

Elle le considère avec surprise.

— C'est vous le médecin qui m'a guérie ?

— Oh ! des médecins, vous en avez eu plusieurs ; nous vous raconterons tout cela plus tard. Tout d'abord, il vous faut reprendre des forces. Tâchez de dormir encore un peu.

— Dormir ? répète Madeleine. Pourquoi dormir ?... Il me semble que j'ai dormi très longtemps.

M^{me} de Lyron fait signe à Vivette, et la prenant par la main :

— Voilà une amie, dit-elle, qui a bien contribué à te guérir.

Les grands yeux sombres considèrent Vivette. Mais ils ont perdu leur expression étrange ; ils sont lucides et doux.

— Je la connais... Je l'ai beaucoup vue en rêve. C'est ma meilleure amie.

Vivette l'embrasse avec tendresse. Puis Ma-

deleine, tendant ses bras vers cette large fenêtre par où entre chez elle toute la gloire de l'été, murmure encore :

— Le soleil se lève !...

Maintenant Geneviève rentre à *Ker Avel* en compagnie de Jean-Louis.

— Le chemin que je faisais tous les jours avec Paul Brévalliers, dit-elle.

Jean-Louis soupire.

— Que nous avons été méchants ! Mais aussi, pourquoi ne nous avez-vous rien dit ?

— Si j'en avais parlé à votre père et à vous-même, m'auriez-vous autorisée à continuer ?

— Non, certes ! Vous nous avez été confiée, et notre responsabilité...

— C'est cela ! interrompt Vivette triomphante. Vous voyez bien que je devais agir comme je l'ai fait. La grande épreuve a réussi... Ah ! que je suis contente !

— Et moi donc ! s'écrie Jean-Louis.

— Oui, vous l'avez si bien soignée.

— Ce n'est pas ça du tout ! proteste Jean-Louis. Je suis content parce que vous êtes contente que Paul soit content ! Oh ! ne riez pas, Vivette, j'ai été si malheureux, si vous saviez !

Vivette baisse la tête.

— Je ne m'en doutais pas, je ne pensais qu'à guérir Madeleine.

— Vous n'avez rien vu, ni ma souffrance, ni

notre injustice à tous... Vous alliez votre chemin, ne révélant à personne votre projet.

— Il le fallait bien !

— Vous êtes à la fois si loyale et si secrète, dit pensivement le jeune homme, vous ne dites rien de ce que vous voulez taire, mais ce que vous dites est la vérité. Vivette, répondez-moi. Croyez-vous que vous pourrez m'aimer un peu ?

Vivette s'arrête, toute rose, et le regarde en souriant.

— Je crois, Jean-Louis, que je pourrai même vous aimer beaucoup.

Il saisit dans les siennes les mains de Vivette.

— Beaucoup... Et toujours ? dit-il d'une voix enrouée par l'émotion. Jusqu'aux noces d'argent ?

— Et jusqu'aux noces d'or, si Dieu nous prête vie !

Il couvre de baisers les petites mains tremblantes.

— Oh ! Vivette, que je suis heureux !... Pour moi aussi, le soleil se lève !

Leurs regards cherchent la Maison de Nacre, qui luit là-bas, irisée et mystérieuse à travers les arbres, la Maison de Nacre où fut tant de détresse, et où maintenant le bonheur est revenu, tel un oiseau divin qui regagne son nid.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

au "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-37),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

